Transcription de la conférence de Christian ESCRIVA aux mathinées lacaniennes du 15 novembre 25

Henri Cesbron Lavau

Nous sommes très honorés d'avoir aujourd'hui la présence de deux personnes qui ont connu Alexandre Grothendieck et de façon suivie, puisque pendant près d'une quinzaine d'années avec des moments d'interruption, vous avez non seulement rencontré Grothendieck, mais même habité chez lui, vous avez échangé avec lui une correspondance[1] que vous venez de faire paraître aux éditions Odile Jacob, et qui a l'avantage de nous faire sentir non seulement le parcours de Grothendieck, mais aussi le vôtre.
Je pense qu'aujourd'hui c'est un moment très important pour vous, parce que évidemment, quand on est en relation avec quelqu'un de la dimension de Grothendieck et qu'il y a un échange, et un échange dans les deux sens, , on se trouve, je dirais, chargé de quelque chose à dire. Je pense que ça n'a pas dû être évident, si je puis me permettre, alors qu'on n'en a pas parlé avant. Mais je dirais à la fois : vous avez le sentiment d'être en relation avec quelque chose de très important, qui vous était adressée à vous, et en même temps, avec je dirais presque ce devoir, parce que Grothendieck vous y a poussé, d'avoir à le partager, c'est-à-dire de vous en déposséder un peu.
Et c'est ce moment-là que nous allons partager avec vous, et donc peut-être que vous pourriez commencer par nous dire comment ça s'est passé.
Voilà, donc je vous laisse la parole.

Christian Escriva

D'abord, vous dire que je vous remercie de m'avoir invité. Et que c'est un peu particulier pour moi, parce que c'est la première fois que je me trouve dans ce genre de situation : parler publiquement d'Alexandre Grothendieck, qui évidemment nous a énormément marqués, et quand nous en parlons généralement, c'est dans ce qu'on peut appeler la galaxie Grothendieck ou l'écosystème Grothendieck. C'est-à-dire surtout les enfants, la famille et les gens très proches. Notamment ses enfants, plus précisément quatre de ses enfants, puisque John est aux États Unis et que personnellement, je ne l'ai jamais rencontré. Odile Sallantin non plus, n'a jamais rencontré John. Donc ça me fait vraiment quelque chose de parler maintenant de lui en public !
Et d'autant plus que je me suis souvenu qu'il y a environ 45 ans, il m'a dit une fois lors d'une promenade : « Tu verras, un jour les psychanalystes vont s'intéresser à mon cas ». Et donc ce matin j'ai pensé : « Eh bien, voilà, j'y suis ! »

Mais nous n'allons pas parler de psychanalyse directement. En tout cas, faire sa psychanalyse ! Ce que je vais vous dire aujourd'hui vous donnera encore plus de grain à moudre, ce qui est très bien.

J'ai pensé, par peur de me noyer, parce que véritablement sa pensée est si complexe, stratifiée, multiple, rhizomatique : « Comment vais-je faire, qu'est-ce que je vais leur raconter ? ».
Et puis je me suis dit qu'il y avait un fil, parce que j'ai eu l'occasion d'en parler une fois assez longuement avec Alain Connes quand je lui ai demandé de lire et préfacer ce livre *Les années cachées*. Il a tout de suite gentiment accepté et m'a dit qu'il désirait le co-préfacer avec Patrick Gauthier-Lafaye. J'avais lu leur livre : « À l'ombre de Grothendieck et de Lacan». Je m'étais trouvé dans une situation très particulière, à recevoir d'Alexandre Grothendieck pendant une quinzaine d'années toute une multitude d'informations, et puis ces dialogues, qui, littéralement, étaient … Vous ne pouvez pas imaginer ! … Sans doute, le fait que je pouvais intégrer tout cela était dû à mon très jeune âge. Grothendieck attendait beaucoup de moi, c'est évident.
Et je me suis dit qu'aujourd'hui, une chose pouvait vous intéresser comme fil directeur : ce qu'on peut appeler **les modes d'entendement**. Ceci a été, à mon avis, l'une des questions principales dont nous avons parlé. Et d'ailleurs, ceux d'entre vous qui ont lu ce livre ont vu comment je l'ai structuré et la place importante que prend cette question. C'est le livre le plus difficile que j'ai jamais rédigé.

1 *Les années cachées*, Alexandre Grothendieck avec Christian Escriva, Préface de Alain Connes et Patrick Gauthier-Lafaye, Odile Jacob, Paris 2025

Les livres que j'ai écrits sur les plantes, en comparaison, ont été faciles à concevoir. Vous avez peut-être observé qu'il y a dans *Les années cachées* ce qui peut apparaître comme des redondances, entre autres sur cette question des modes d'entendement. En réalité, celle-ci est centrale. Et là, je rejoins Aurélien[2], et je sais que c'est vraiment l'un de vos intérêts principaux : par exemple, qu'est-ce que la **vision** ? Cette question a véritablement poursuivi Grothendieck jusqu'au bout, et notamment pendant les moments où il a écrit certaines choses à ce sujet dans *Récoltes et semailles*, et puis dans *La clé des songes*. Je vous dirai la genèse de ces deux livres. Parce qu'en fait mes dialogues avec lui ont contribué à la genèse de ces livres qui sont venus ensuite.
Et puis il y a le fameux livre dont le titre doit être assez étrange pour vous, puisque c'est *L'Éloge de l'Inceste,* l'occasion d'une des plus grandes disputes qu'on a eues, car on s'est pas mal disputés. Mais le terme disputer peut être rapproché de la *disputatio* des universités médiévales, une discussion, une confrontation, un débat clarifiant. Cela chauffait quand même par moments un peu entre nous, notamment à propos de ce livre, *L'Éloge de l'Inceste.*

Que je vous dise simplement qu'au départ ... Je serai très bref sur ce point, parce que ce n'est pas très intéressant, mais c'est juste pour me présenter : j'avais fait deux années de classes préparatoires, et puis, après ces deux années où j'étais voué au destin d'ingénieur qui me semblait triste … ça n'allait pas … j'avais à l'automne 73 décidé de passer une année à faire des mathématiques pures dans une université, et comme ma famille n'était pas très loin de Montpellier, je m'y suis trouvé à l'automne 73.

J'avais quand même pas mal lu et avais entendu parler du *groupe de Grothendieck* et de Grothendieck. J'avais compris que c'était un mathématicien de très grande envergure, et quand je suis arrivé à Montpellier, il s'est trouvé que c'était l'année où il arrivait aussi, pour enseigner. C'est en effet en 1973 qu'il s'est installé dans le sud, il est revenu à Montpellier où il avait été étudiant, et c'était juste après la période *Survivre et Vivre*.

Pour situer la chronologie, mais je pense que vous devez la connaître : en 70, il arrête l'IHES, etc. Il a enseigné un peu au Collège de France d'où il a été chassé. Il faut dire les choses comme elles sont : il s'est fait chasser. Son contrat n'a pas été renouvelé. Il s'est alors installé à la campagne près de Montpellier, à Lodève. Pendant l'année 73-74 où j'étais à Montpellier, je ne l'ai pas vraiment côtoyé de manière personnelle mais suivais parfois ses cours. Je faisais une licence et il enseignait en deuxième année.

Il avait été placé en deuxième année d'enseignement, évidemment pour lui appuyer sur la tête, et (comme je l'ai entendu dire couramment, ensuite, par lui-même) lui « apprendre à vivre ». Maintenant, il y a une place près de l'université qui a été nommée Alexandre Grothendieck, mais quand il est arrivé à Montpellier en 73, il a été brimé, humilié. Enfin, c'était … une horreur.
Cette année-là, je n'ai pas vraiment eu de contact personnel avec lui mais le croisais, le rencontrais, et ce qu'il dégageait m'impressionnait beaucoup. J'ai commencé à lire la revue *Survivre et Vivre*.

Et puis je l'ai lue lue, lue … et suis venu à Paris à la rentrée universitaire 74 où j'ai étudié à l'université Paris VI. J'ai repris la physique théorique après avoir hésité à faire des mathématiques parce que cette année-là les mathématiques m'avaient happé … par exemple, l'étude de la topologie, qui était pour moi extatique. Et puis les cours que je suivais avec lui, c'était extatique aussi ! Je me suis dit: « Je vais virer aux maths ». La physique théorique m'attirait beaucoup mais mon désir commençait à sérieusement se fissurer.
Et j'ai donc lu cette revue *Survivre et Vivre*, l'ai étudiée, et à la fin de l'été 75 ai pris la décision d'aller le voir pour parler avec lui. Je raconte un peu cela dans *Les années cachées* : j'avais formulé quelques questions, des questions banales, sur la responsabilité du savant, de la science dans le

2 A plusieurs reprises au cours de son exposé, Christian Escriva fera référence à Aurélien Sagnier, qui est présent dans la salle et qui intervient régulièrement aux mathinées lacaniennes pour des exposés d'initiation aux topos à l'intention des psychanalystes.

désastre écologique qu'on entrevoyait déjà au début de ces années 70. On savait qu'on allait dans le mur, et maintenant, 50 ans après on y est, dans ce mur-là.
Donc c'est par ces questions-là que notre dialogue s'est amorcé. Et il s'est très vite élargi. D'abord, je pensais que je resterais ... je pensais qu'au bout d'une heure il allait me virer. Vous voyez, je pensais qu'il allait me virer, parce que j'étais vraiment très jeune, j'avais 22 ans. Quand on a commencé à parler, j'ai vu comment il fonctionnait, comment il pensait, c'est à dire tournait, tournait, tournait, regardait tous les détails. et vraiment sans limite dans le temps. Il n'y avait pas de limite dans le temps, dans les dialogues. Assez récemment, je me suis dit : « Mais finalement, pourquoi ai-je aimé autant parler avec lui, pourquoi ai-je adoré parler avec lui ? Et pourquoi me suis-je senti autant transporté, pourquoi me manque-t-il autant ? »
Une réponse m'est venue, il y en a sans doute beaucoup, mais l'une des réponses est donnée par les conceptions des anciens Grecs sur le temps.
Vous voyez, il y a :

- Le *chronos*. C'est ça : 10 h 39, le *chronos*.
- Et il y a *kairos* qui est le dieu du moment opportun, c'est à dire l'occasion qu'on doit saisir, le moment où toutes les circonstances s'ajustent pour qu'on prenne une décision, si on est assez attentif, peut-on dire.
- Et il y a une vision du temps qui est beaucoup plus profonde, qui est ce qu'ils appellent l'*Aiôn.* Et l'*Aiôn, c*'est vraiment une conception du temps qui est absolument géniale, génialissime, prodigieuse. Ça veut dire, c'est un temps qui est … c'est l'éternité : c'est-à-dire, chaque instant, chaque point dans le temps est en fait en relation avec tous les autres. Chaque instant contient l'éternité !

Cet *Aiôn* est hors du temps linéaire, on peut dire hors du *chronos*. Avec Alexandre, ce qu'il y avait de particulier entre mille choses, c'est qu'on avait l'impression finalement d'être dans l'*Aiôn*, d'être hors du temps c'est-à-dire : quand on était en sa présence, il dégageait quelque chose … une force, je ne peux même pas l'exprimer, ce n'est pas exprimable …
Et le dialogue a commencé. Et là, je suis resté deux ou trois jours. On s'est parlé, on peut dire presque jour et nuit. L'échange s'est très vite étendu, on a réglé ça comme on pouvait, l'histoire du projet Manhattan et *tutti quanti*. Et la question s'est poursuivie sur l'action et j'ai alors compris qu'il avait fini sa période de militantisme écologique dont tout le monde parle.

Vous avez sans doute vu les revues *Survivre et vivre, r*éditées par Céline Pessis : mais cela, c'est deux ans, deux ans seulement, et puis, ce qui compte, c'est qu'au bout de deux ans, il est parti, il en avait assez, il avait fait le tour de la question. Et la question qu'il s'est posée alors était pour ainsi dire exhaussée sur un plan supérieur, c'est-à-dire : « qu'est-ce que c'est que l'action, qu'est-ce que l'action politique ? Comment, dans quelles dispositions intérieures doit-on agir ? ». Le premier livre qu'il m'a montré (j'ai rapidement pris l'habitude avec lui d'être sidéré – et là, il m'avait vraiment sidéré !) c'est la *Bhagavad Gita*.

Il m'a montré la *Bhagavad Gita*, qui est, comme vous le savez peut être, une partie d'une vaste épopée appelée le *Mahabharata. La Bhagavad Gita* est mal datée, on ne sait pas trop, peut-être deux siècles avant J.-C., ou cinq, ou quatre .. Et l'on ne sait pas non plus qui a écrit ce texte dont le souffle poétique est inouï. C'est à dire, aussi beau, par exemple, que *La Divine Comédie*, ou la poésie de Rainer Maria Rilke, ou celle d'Arthur Rimbaud. Il y a dans *La Gita* une puissance poétique inouïe mais aussi une réflexion sur l'action.
Alexandre était dans sa maison minuscule à Villecun où j'étais allé le voir, il était dans sa maison, toute sombre, toute petite. Il y avait juste une fenêtre, donc, je crois qu'il n'y a qu'Odile et moi (dans cette salle) qui avons vu cette maison. Il y avait juste un évier en pierre, une petite fenêtre, c'était obscur. Puis de là, en traversant, on arrivait dans une petite pièce où il y avait une autre fenêtre et un établi avec quelques outils. Et lui vivait là dans cette intériorité, dans ce milieu matriciel, il vivait là, et puis il méditait : il s'était retiré.
Il s'était retiré, allait à la fac à Montpellier pour gagner sa vie, et méditait, il lisait la *Bhagavad Gita*. Et la particularité, une des particularités dans les dialogues, c'est que tous les livres qu'il lisait, il les partageait, notamment sans doute beaucoup avec moi pendant les années qui ont suivi. Donc il

réfléchissait sur l'action. Et l'enseignement dans la *Bhagavad Gita*, c'est le détachement dans l'action, la poursuivre sans se préoccuper du but, des fruits potentiels liés à cette action.
Et quand il parlait de la *Bhagavad Gita* ... Enfin, ça rappelle ce qu'Aurélien expliquait tout à l'heure à propos des mathématiques : c'était vraiment réduire, réduire, réduire les choses jusqu'à les exprimer en quelques mots et que ça devienne tout simple. Et j'ai l'impression que cette façon de penser a été finalement une méthode qu'il a suivie pendant des années, des années et des années, c'est comme cela qu'il lisait, c'est comme cela qu'il me demandait de lire et c'est ainsi qu'on parlait des livres.
Et quelque chose m'a surpris évidemment dans son intérêt pour la *Bhagavad Gita* ... Quand il me l'a montrée, je me suis dit: « mais qu'est-ce que c'est ? Qu'est-il allé chercher ? » Parce que mes intérêts concernaient en premier lieu la philosophie occidentale, la poésie, notre poésie française ou la poésie européenne ou la poésie nord-américaine. Mais Henry-David Thoreau, ce n'était pas la *Bhagavad Gita* ! Je me demandais si cet intérêt pour la *Gita* n'était pas de l'exotisme, etc. Et là se manifeste encore une de ses multiples particularités : il n'avait rien à faire de l'académisme. Il avait trouvé quelque chose qui l'intéressait et lisait la *Bhagavad Gita* !
Et très vite - passons sur la *Bhagavad Gita*, je n'en dirai pas plus - très vite il m'a montré dans la même veine, Krishnamurti. Quand il m'a montré Krishnamurti, je me suis dit: « Mais que va-t-il encore chercher, qu'est-ce que ce délire ? »

Et il m'a parlé longuement. Longuement, ça veut dire des heures avec lui, d'ailleurs, encore une fois, dans un dialogue, il ne mettait pas de limites temporelles.
Donc il m'a parlé de Krishnamurti pendant des heures et a abordé tout de suite cette question de ce qu'on peut appeler **la vision** et **les conditions de la vision**. Donc j'ai raconté dans *Les années cachées* que le livre de Krishnamurti qu'il avait lu principalement, enfin, le premier livre qui l'avait touché, de ce philosophe, c'est *La première et dernière liberté.* Krishnamurti est né en 1895 et mort en 1986. Alexandre avait eu un premier contact avec les livres de Krishnamurti en 70-71.

Dans *Récoltes et semailles* et *La clé des songes,* Alexandre dit tantôt 70, tantôt 71. C'est dans le milieu alternatif, le milieu contestataire qu'il a rencontré l'œuvre de Krishnamurti, quand il a commencé à se préoccuper de la question écologique, qui est devenue cruciale pour lui. Ensuite, il a sans doute relativisé les enseignements et la personne de Krishnamurti. Je vous dirai comment je vois les choses et comment il en parlait.
Alexandre s'était trouvé au tout début des années 70 dans un milieu intellectuel et marginal, non-académique, extrêmement stimulant, où les gens lisaient, lisaient des philosophes comme Krishnamurti, et des mystiques de l'école de l'*Advaïta Vedanta* comme Ramakrishna. Grothendieck s'est trouvé dans ce milieu-là.
Et il m'a parlé de Krishnamurti, m'a montré un livre de lui et ce livre a été bouleversant pour moi. Ceci m'est arrivé et arrive à nombre d'entre nous, je crois … On ouvre un livre, et puis on est comme … vous voyez, littéralement aspiré. Alexandre utilise un mot, c'est dans *La clé des songes* je crois : il dit qu'il a été *électrisé* par la lecture de Krishnamurti et en fait moi-même, j'ai été complètement sidéré, aspiré et on a parlé de Krishnamurti pendant des années.

Donc naturellement dans *La clé des songes*, il lui règle son compte. Mais de toute façon, dans ce livre il règle le compte de tout le monde, sauf (à peu près) de Bouddha, de Lao Tseu et du Christ, qu'il dit être « les égaux de Dieu ». Il se justifie sur le fait de régler son compte à tout le monde, en écrivant : « mais c'est quand même en voyant les aspects humains … c'est à dire les faiblesses … que ce qu'il y a de beau chez un être humain apparaît ». Mais de Krishnamurti, dans *La clé des songes*, il a dit pis que pendre, ainsi que de Rudolf Steiner dont il parle beaucoup aussi, inventeur de l'anthroposophie.
Et en même temps, de Krishnamurti Alexandre avait appris des choses dont il disait qu'elles étaient absolument fondamentales. C'est notamment ce mode d'entendement particulier qui procède du silence.
Et c'est cela qu'il va développer dans *La clé des songes* et le début de *Récoltes et semailles*. Ce mode de connaissance qui procède du silence intérieur, du recueillement, du vide. Il faut dire le

vide : c'est-à-dire pas le petit intellect qui cherche et fouille, et jamais ne s'élève. L'élévation se fait dans le silence, le vide, et il en est ainsi pour Alexandre, dans ses recherches mathématiques. Nous en reparlerons, parce que finalement, dans ces dialogues, ce qu'on voit - et c'est ce qui l'intéressait - est qu'il se demandait ce qui se passait, quand il faisait des mathématiques. La particularité de mes dialogues avec lui, est qu'il n'était pas question directement de mathématiques. Il n'était pas question de mathématiques, mais du mode d'entendement impliqué dans les mathématiques. C'est cela, la différence !

La lecture de Krishnamurti pourrait je pense, si vous n'avez pas déjà lu cet auteur, vous intéresser, en tant que psychanalystes. Parce que c'est une réflexion sur la manière dont l'entendement humain procède. Et la particularité de Krishnamurti est d'exprimer une grande distance à l'égard de tout ce qui est de l'ordre de la pensée, la pensée rationnelle, et même la pensée scientifique. Nous y revenions encore et encore. Vous pourrez avoir l'impression qu'il s'agit de redondances dans le livre *Les années cachées* mais ces questions sont infiniment profondes. On y revenait, on y revenait, on y revenait chaque fois en précisant telle ou telle chose, en essayant de mieux comprendre ce que voulait signifier Krishnamurti.

Donc pour Krishnamurti, la pensée, en gros, c'est l'ennemi. Vous voyez, on peut dire cela, tout simplement : la pensée, c'est l'ennemi. C'est à dire qu'il y a vraiment un mode d'entendement au-dessus de la pensée, qui procède du silence et permet de saisir les choses dans une sorte de globalité et bien sûr, ceci serait à préciser. Mais il est certain que la compréhension des mathématiques grothendieckiennes a à voir avec cela. Et si vous voulez, on pourra échanger là-dessus, sur cette question qui nous touche tous.

Naturellement, à partir de ces réflexions sur Krishnamurti, du référentiel qu'il peut nous donner, on peut mieux comprendre comment une *vision* peut naître et le terme qu'emploie Krishnamurti, c'est le terme *voir*. J'ai très été touché, bien sûr, quand j'ai entendu sur ce sujet Olivia Caramello et ai pu parler personnellement avec elle. J'ai entendu aussi Laurent Lafforgue ainsi qu'Alain Connes. J'entends Aurélien qui en parle aussi, de manière sous-jacente. Et c'est toute une réflexion qui peut être enclenchée sur ce qui s'appelle une *vision* et comment vient la *vision*. Est-ce que la *vision* procède du langage ? Ou bien est-ce qu'elle provient d'un état particulier, de dispositions particulières à partir desquelles une véritable compréhension peut naître ?

Et donc, par la suite - je peux faire une parenthèse là-dessus - par la suite, j'ai rattaché cela à bien des conceptions philosophiques, et notamment aux *modes d'entendement* selon Spinoza. Il parle du niveau de la *Ratio*. Vous le savez, il parle de ce niveau mais aussi d'un autre, la S*cientia intuitiva.* De celui-ci il ne parle pas trop, mais il est intéressant de lire par exemple, le long commentaire que Deleuze en a fait dans une série de cours à l'Université Paris VIII (en 81 je crois) sur Spinoza. Deleuze dit que dans le livre V de *L'Éthique*, l'écriture de Spinoza procède de ce mode d'entendement supérieur, la *Scientia Intuitiva*. Et Deleuze fait des commentaires qui ne me semblent pas adéquats – excusez-moi, parce que je respecte beaucoup Deleuze, évidemment : il dit que c'est « une pensée qui va extrêmement vite ». Non, ce n'est pas une pensée qui va extrêmement vite, c'est le niveau d'entendement au-dessus de la pensée, c'est le silence, le vide, la perception directe de « ce qui est ». Donc là, Deleuze est « à côté », me semble-t-il.

Et ensuite j'ai pu rattacher cela, bien sûr, à la phénoménologie de Husserl. Husserl parle de l'*Épochè,* si cela vous dit quelque chose : l'*Épochè*, c'est l'arrêt, la suspension de la pensée. Et c'est ce que Grothendieck appelle *le regard de l'enfant. L'enfant* dont il est ici question n'est pas l'*enfant* que l'on imagine le plus souvent ! Dans ce genre de conception – celle de Grothendieck - l'*enfant* n'est pas un être ignorant et servile qu'il faut éduquer … Le regard de l'enfant est celui qui permet de *voir*, celui de l'enfant qui n'est pas encore entré dans le langage : je sais que ce type d'affirmation doit vous surprendre, voire vous choquer, tant elle est inhabituelle !
Je vous dis comment je vois les choses et comment j'en parlais avec Alexandre Grothendieck. Ensuite, nous pourrons en discuter.

Et il y a un autre auteur que nous avons lu, dont les idées étaient absolument convergentes avec celles que nous avions apprises chez Krishnamurti. Donc Alexandre l'avait lu de son côté, et je l'avais lu du mien, et on en a énormément parlé. Quand on parlait d'un auteur, on lisait des choses ensemble. Et quand Alexandre lisait, il décortiquait chaque phrase, il décortiquait parce qu'on était hors du temps, donc il y avait pas de limite temporelle dans l'exploration. Cet auteur qu'on a aussi désossé, on peut dire, c'est Carlos Castaneda, qui était beaucoup lu à l'époque et ne l'est plus guère aujourd'hui, je crois. Mais en tout cas, dans les quatre premiers volumes de son œuvre originale, ce qui nous intéressait, c'était ce que le sorcier Don Juan (personnage réel ou fictif, on ne sait pas) appelle le *Voir*. Il y a d'ailleurs un volume dont le titre est *Voir, les enseignements d'un sorcier Yaqui* : *Voir* est un mode d'entendement qui procède du vide, du vide de la pensée. Si on parle à certains scientifiques de ce vide de la pensée, ils vont dire : « mais si la pensée est vide, on est dans le désert ». Mais non, on n'est pas dans le désert ! on passe, ou du moins on peut passer, dans une strate d'entendement d'un mode supérieur.

Et donc dans cette période-là, pendant ces années 75, 76, 77, 78, on a parlé beaucoup de cela. On parlait de mille autres choses, cependant cette question me semble cruciale. C'est ce que j'ai choisi d'évoquer aujourd'hui brièvement.
Cette réflexion-là est tellement profonde qu'elle a été poursuivie pendant toutes les années de nos dialogues. J'y revenais sans arrêt. Je lui disais: « Mais que se passe-t-il quand tu fais des mathématiques ? Que ressens-tu ? comment fais-tu des mathématiques ? quelle est ta particularité, pourquoi ta pensée mathématique a-t-elle été aussi fertile ? »
Vous voyez, je lui posais des questions de ce genre, par mon ingénuité naturelle ou due à mon jeune âge. Mais ingénuité n'est pas un terme péjoratif. L'ingénuité, c'est le regard « frais », dépourvu de mémoire. Ce n'est pas la naïveté, dont la connotation est péjorative ... Alexandre était ingénu. Il n'y a pas plus ingénu que lui !

Du point de vue politique par exemple, il passait pour un naïf, au début des années 70. Un professeur Nimbus qui se serait soudainement réveillé ! Mais il avait *vu* : la corruption, la collusion entre le milieu scientifique et le milieu militaro-industriel, les dangers que nous font courir le développement de recherches scientifiques sans âme, les désastres écologiques, la cupidité humaine, le conditionnement des masses par les médias, le productivisme, etc., etc. Il avait *vu* aussi l'occultation de la liberté individuelle – qu'il évoquera ainsi dans La clef des songes : « … l'indifférence totale aux implications sociales du travail qu'on fait, tant collectivement qu'individuellement … ». Certains se moquaient de Grothendieck et disaient : « Mais il vient juste de se réveiller ! ». Je parle de l'ingénuité en un sens profond.

Il y a eu un événement particulier qui a été très marquant et a généré la rédaction, ni plus ni moins, de son *Éloge de l'inceste*. Voici ce qui s'est passé – c'était vers la fin du mois de mars 1979. J'habitais à Paris, étais dans une librairie (j'ai raconté cela dans *Les années cachées*). J'ai ouvert, pour la première fois, le *Tao Tö King*. J'ai été littéralement … comment dire, comme si mes yeux s'ouvraient, comme quand on lit, je ne sais pas, quand on lit *La Divine Comédie* ou des oeuvres de ce niveau, j'ai été littéralement sidéré, ébloui.
Et bien sûr, j'ai fait ce que je faisais alors chaque fois que j'étais sidéré ! À l'époque, il n'y avait pas de courriels, on écrivait des lettres. On écrivait des lettres et bon, Alexandre adorait écrire… il écrivait tout le temps. Donc, le soir même je lui ai écrit une lettre avec mes premières impressions et la lui ai envoyée le lendemain, avec un exemplaire du *Tao Tö King*. Et je suis allé le voir quelques jours après, à Villecun où il habitait à ce moment-là. Et ça a déclenché en lui une vague absolument terrible, un tsunami.
C'est à dire : on avait déjà l'impression qu'Alexandre était un volcan, il était en effet en permanence en train de bouillonner dans des dialogues « normaux » c'est-à-dire, de nature philosophique ou de nature spirituelle. Mais là, avec cette découverte du *Tao Tö King* il fallait vraiment avoir une intensité de présence encore plus grande, et beaucoup, beaucoup d'énergie. C'était porté par l'affection, par toute la force d'une relation qui peut lier à un être tel que lui, qui a quelque chose de

hors normes, surhumain. Donc cette découverte a déclenché chez lui un tsunami : ce qui est très intéressant est que dans le *Tao Tö King* Alexandre a trouvé la philosophie, le cadre philosophique pour expliquer comment il faisait des mathématiques. C'est cela qui à mon avis peut vous intéresser !

Dans notre lecture du *Tao Tö King* nous nous sommes heurtés aux difficultés de la traduction. Quand je lui en ai parlé à Villecun et lui ai montré certains passages. Il était enthousiaste au sens étymologique du terme, « en Dieu ».
Il avait déjà un exemplaire en allemand, de Walter Jerven. J'ai vérifié, cette édition avait paru en 1928. Il l'avait dans sa bibliothèque et ne l'avait pas lue. Et il m'a dit (Il me l'a écrit d'ailleurs, aussi, dans une lettre) : « J'étais persuadé que ce livre-là était hors d'atteinte pour mes faibles moyens spirituels. ».
Et quand on a commencé à parler du *Tao Tö King*, il est complètement rentré dedans. Et il l'a lu comme il avait lu par exemple la *Bhagavad Gita*, œuvre que j'évoquais il y a quelques instants : Alexandre s'était focalisé sur les questions qui le touchaient. De manière analogue, dans la *Gita*, Alexandre s'intéressait à la méditation sur l'action, le détachement qui sied à l'action, la responsabilité humaine, dans quelles dispositions on doit être pour agir … Mais il ne regardait pas, dans la *Bhagavad Gita*, tout l'exposé sur les divers yogas … Maintenant, il paraît que le yoga, ou les yogas, sont devenus complètement banals et qu'à l'université Paris-Sorbonne par exemple il y a beaucoup, beaucoup d'étudiants qui font du yoga. À cette époque le yoga était regardé plutôt de travers. Quand on pratiquait le yoga on passait pour un allumé, ou que sais-je.
Dans la *Bhagavad Gita*, Alexandre n'avait pas lu ce qui concerne l'exposé sur les yogas. Et de manière similaire, dans le *Tao Tö King*, il s'est focalisé sur ce qui le touchait. Il a eu une lecture qui m'agaçait, et dont on parlait. Il me disait: « Mais non, tu n'as pas compris, tu passes à côté ».
Nos dialogues étaient très directs ! Il a orienté beaucoup sa lecture sur les dimensions sexuelles qu'il pensait déceler dans cette œuvre. Du moins, au début. Il me disait, par exemple : « Non, non, ce passage a une signification sexuelle ».

Évoquons le verset 28. J'ai la traduction de Jean Levi qui est, je trouve, la plus belle. Elle n'existait pas en 1979 parce qu'elle a été faite d'après un exemplaire du *Tao Tö King* trouvé dans une tombe, en Chine, à Mawangdui en 1972. Cette tombe a été ouverte, c'était celle d'une noble. Elle s'était faite ensevelir avec un exemplaire du *Tao Tö King,* au IIe siècle avant J.-C. Lao Tseu avait écrit son œuvre environ quatre siècles auparavant. Jean Levi a utilisé cette version ainsi que d'autres, et a fait une très belle traduction. On ne l'avait donc pas mais on en avait d'autres : celle de Richard Wilhem (qui avait traduit l'œuvre de Lao Tseu du chinois en allemand) et d'Étienne Perrot (qui l'avait traduite de l'allemand en français) : ce livre était édité par La librairie de Médicis ; nous avions aussi la traduction (du chinois en français) de Liou Kia-hway, éditée je crois chez Gallimard. Le *Tao Tö King* de Walter Jerven est (je pense) plutôt une interprétation personnelle de cette œuvre (à partir de la traduction en allemand qu'en avait faite Richard Wilhem ?), qu'une traduction.
Je cite une partie de ce verset XXVIII dans cette traduction de Levi, bien qu'elle n'existait pas lors de ces dialogues avec Alexandre.
Je vous lis juste trois vers parce qu'ils ont une portée générale pour comprendre les mathématiques grothendieckiennes :

Connais le masculin
Garde le féminin
Sois le ravin du monde.

« Connais le masculin, garde le féminin, soit le ravin du monde », peut paraître un peu hermétique, mais décrit en fait cette dimension féminine impliquée dans la manière dont il faisait des mathématiques. Et il va l'exprimer dans *Récoltes et semailles* : il va l'évoquer d'une manière très belle quand il va caractériser les mathématiques grothendieckiennes comme des « mathématiques au féminin ». Je ne sais pas si vous connaissez ce passage, « les mathématiques au féminin » … Je vais vous le lire dans quelques instants.

Ce qu'il développe au début de *Récoltes et semailles* et tout ce qu'il va développer dans *La clé des songes*, le germe s'en trouve dans sa lecture du *Tao Tö King* de 1979. C'est-à-dire : le *Tao Tö King* est un éloge du féminin, de la réceptivité, de la dimension *Yin*, c'est cela que veut dire : « Sois le ravin du monde ». Ensuite Lao Tseu écrit :

qui est ravin du monde
s'attache à jamais la Vertu :
qui s'attache la Vertu
fait retour à l'état de nourrisson.

Donc là, on pourrait dire : « Mais enfin, c'est un éloge de la régression, etc. ». Mais ce n'est pas un éloge de la régression, c'est un éloge de la Matrice universelle. Ce verset est crucial ... Comme dans tous les grands livres, c'est la même idée qui est déployée d'une infinité de manières différentes. Dans ce verset XXVIII Lao Tseu exprime l'essentiel, c'est-à-dire : l'éloge d'un état d'intériorité, de contemplation, de présence au silence, de vide, de réceptivité. C'est l'état dans lequel Alexandre se plaçait, la plongée qu'il faisait lors de ses recherches mathématiques, dans ses dispositions d'enfant. Ou bien lorsqu'il disait :

« Je ne sais rien. »
« Je ne sais rien. » « Qu'est- ce que c'est qu'un point ? »

Laurent Lafforgue a indiqué cet exemple magnifique, celui du point. Aurélien y a fait allusion tout à l'heure. À partir de questions en apparence naïves, telle : « Mais finalement, qu'est-ce qu'un point ? » - à partir d'une question de ce genre, Alexandre Grothendieck a écrit des centaines de pages, explique Laurent Lafforgue. C'est le retour aux vraies questions, c'est ce qu'il voulait dire par « Bon, là, il y a quand même une question » - il appelait cela « une bonne question ». Et je l'ai parfois entendu rajouter quelque chose du genre : « Oui, vois-tu, la plupart des mathématiciens, de toute façon, bricolent. Ils essayent de regarder quelque chose de déjà trouvé, et de rechercher une démonstration un peu plus rapide ». Il ne disait pas cela avec mépris, plutôt avec une sorte de tristesse. Et il rajoutait : « Non, ce qu'il faut, c'est prendre des bonnes questions, et puis avoir le courage de ... ». C'est ainsi qu'il caractérisait ses « mathématiques grothendieckiennes ». J'ai évoqué cela dans le livre *Les Années cachées*.
J'ai été touché de voir en ligne un colloque de 2023 à l'Institut Henri Poincaré, « *Visions en mathématiques : de Grothendieck à nos jours* », avec Alain Connes, Johanna Grothendieck, Olivia Caramello, Laurent Lafforgue ainsi que Stéphane Dugowson que je ne connais pas - je ne l'ai jamais rencontré. Ils avaient relevé ce passage qui à mon avis mérite d'être médité. C'est très profond, c'est le *Tao Tö King* !

> *« Mon départ, en 1970, a été le signal dans cette partie de la mathématique tout au moins, d'une réaction de rejet immédiat et draconien vis-à-vis des mathématiques grothendieckiennes, ressenties comme symbole et incarnation de la mathématique au féminin. Celle où la vision, constamment, précède et inspire l'aspect technique, où les difficultés constamment se résolvent au lieu d'être tranchées, où le contact constant avec l'unité profonde dans l'apparente disparité des choses permet à chaque instant de déceler ce qui est essentiel dans la masse amorphe de l'accidentel et de l'accessoire. Du même coup, mon départ a été le signal aussi d'un arrêt spectaculaire de tout travail conceptuel, ou, pour mieux dire, d'une mise hors la loi de tout travail de ce type soudain frappé de dérision, sous prétexte d'approfondissement. Ainsi, mutilant le travail de création mathématique d'un de ses versants essentiels, le versant yin féminin, c'est à une stupéfiante* Verflachung*, à un aplatissement, à un dessèchement du travail mathématique qu'on a abouti. »*

Il traduit *Verflachung, par aplatissement*. Ce terme peut présenter une nuance encore plus péjorative, un lien avec un écrasement, un dévoiement, un avilissement. Et évidemment – comme Aurélien le rappelait en d'autres termes –c'est cette capacité de *vision* qui le caractérisait. Quand il a

rencontré le *Tao Tö King*, c'est cela qu'il a compris : la contemplation dans le silence, cette relation aux choses, à la Matrice universelle - le contact avec l'Infini, l'Inconnu, le Mystère, l'Abîme : les dispositions intérieures qui permettent ce contact avec *l'unité* dont il parle dans le passage précédent. C'est par ce contact avec *l'unité* que naissent les visions. Et ensuite il y a une « redescente » vers ce qui peut être incorporé dans le champ du langage, des idées, des théories, des concepts …
Par exemple, pour parler de sa première lecture du *Tao Tö King* - je peux vous le dire parce que je crois que ça peut vous intéresser -, dans sa première lecture du *Tao Tö King*, il y a eu ces vers que j'ai déjà cités … Alexandre et moi nous sommes pas mal chamaillés à ce sujet :

Connais le masculin,
Garde le féminin.
Sois le ravin du monde.

Je comprenais cela ... Et si je le comprenais, c'est parce que j'étais moi-même dans des dispositions particulières dans ma vie, c'est-à-dire : j'avais lâché, quitté ce que je ressentais comme une ornière : l'ornière universitaire. J'étais vide, peut-on dire, libre. Les dialogues intenses avec Alexandre m'occupaient beaucoup.
Ils m'occupaient, entre autres, parce que très vite, qu'a-t-il fait ? Il a commencé à m'envoyer ses notes manuscrites de méditation : « regarde ça, et s'il te plaît, s'il te plaît, veux-tu me dire comment tu les perçois, j'aimerais que tu m'en donnes un écho. »
Et lors de chaque envoi il m'envoyait 1000 pages ! Donc je les lisais, travaillais beaucoup. Évidemment, j'étais porté par la fascination.. J'ai compris plus tard que j'avais même pendant des années et des années, oublié l'université, je ne pensais même plus à l'université. Je me suis donc retrouvé ensuite définitivement dans le maquis. Mais ceci est une autre histoire.

Quelle a été sa lecture (par exemple) des trois vers précédents ?

Juste après avoir découvert le *Tao Tö King,* il me dit – après avoir étudié les différentes traductions à sa disposition :

- « Tu vas voir, je vais faire ma propre version ».
- Je lui ai répondu : « mais tu ne connais pas le Chinois, comment pourrais-tu faire ta propre version ? ».
- Il m'a dit : « Je vais prendre les différentes traductions et dire ce qui me vient ; ce sera ma propre version ». Et en souriant il a rajouté : « je vais faire une restitution libre ».
- Je lui ai répondu, « oui, une restitution libre, c'est-à-dire, tu vas mettre les choses à ta sauce … »
- Il conclut en me disant : « Non, non, tu vas voir »

Ensuite il m'a envoyé sa copie. Dont le début du verset XXVIII :

Connais le masculin,
Garde le féminin
Soit le ravin du monde …

Qui est devenu, légèrement tiré vers la sexualité :

Se savoir pénétrant
Et pourtant demeurer pénétré,
C'est vivre l'Élan originel.

L'expérience de contact avec la Matrice universelle est rabattue sur l'expérience sexuelle – lorsqu'il fit cette « restitution libre » au début du printemps 79, il n'avait donc pas encore vu clairement ce qu'il explicitera ensuite dans sa *Clef des Songes* : il parlera en effet de « trois niveaux

d'expérience », trois « plans », le charnel (développé dans son *Éloge de l'Inceste*), l'intellectuel (dans son *Récoltes et Semailles*) et le spirituel (dans *sa Clef des Songes*).

La restitution par Alexandre de la suite du même verset est très jolie.

Les vers (dans la traduction de Jean Levi) :

qui est ravin du monde
s'attache à jamais la Vertu :
qui s'attache la Vertu
fait retour à l'état de nourrisson.

deviennent :

Emporté vers le Sans-rivage,
le Sans-rivage t'enfante à l'Élan sans fêlure.

Le sans-rivage, c'est ce que Lao Tseu (dans certaines traductions) décrit comme le sans-limite, c'est-à-dire la Totalité, l'Un, la Matrice universelle, le Tao, la Mère, etc. Alexandre utilisera aussi le terme '*Giron*'.

Son regard en ce mois d'avril 1979 sur la philosophie de Lao Tseu, est sexualisé, peut-on dire. Et puis ensuite, très vite, il comprit que c'est ainsi qu'il créait en mathématiques. Ce regard limité sur le *Tao Tö King* fut ré-orienté. Ceci correspondit aussi à un changement de vécu de sa propre sexualité.

Je disais que vous psychanalystes avez un sujet de choix en la personne d'Alexandre Grothendieck. Sur son bureau, voyez-vous, je l'ai indiqué dans *Les années cachées*, il y avait le masque mortuaire de sa mère, avec un linge blanc. Et quand il faisait des mathématiques, il enlevait le linge, était en présence de sa mère dont il disait que c'était une image de la Mère universelle. Comme le mathématicien indien Ramanujan, découvreur génial en théorie des nombres, qui priait la Mère universelle avant ses séances de recherches mathématiques.
Le débat, la dispute qui ont abouti à la destruction de *l'Éloge de l'inceste*, destruction dont je suis le principal responsable, portaient sur une certaine confusion qui me semblait exister entre la mère personnelle et la Mère universelle. Quand je lui ai fait part de mon malaise, ça a été explosif. Nous ne nous sommes plus écrit ni parlé pendant plusieurs mois.

Cependant la puissance de notre affection, notre amitié ainsi que l'intérêt pour nos dialogues, étaient tels que la brouille n'a pas été longue. Alexandre était pourvu d'une capacité incroyable de dépassement des conflits. À un degré qui au début me stupéfia. À un moment donné, à ses yeux tout était rangé. Il analysait et c'était dépassé, transcendé. S'il estimait que le travail intérieur n'avait pas été suffisamment approfondi, il revenait sur les causes du conflit : « Non, tu n'as pas regardé là ! non, non, tu avais dit cela, et ce n'est pas clair … ». Et d'une chose qui ne lui semblait pas claire il pouvait parler pendant des heures, c'était terrible : la moindre petite chose qui n'était pas assez lumineuse à ses yeux ! …

J'ai évoqué la restitution d'Alexandre, d'un passage pour lequel son interprétation était rabattue sur la sexualité. Certains autres passages qu'il restitua, du *Tao Tö King*, sont aussi d'une grande beauté. Par exemple celui-ci, encore dans le verset XXVIII :

Jean Levi écrit :

Connais la gloire,
Garde la honte
Sois le ravin du monde.
Connais le blanc, garde le noir,

Tu seras la norme du monde

La traduction du deuxième vers est malheureuse, les deux premiers vers veulent signifier : « Si à un moment donné tu connais la célébrité, reste humble » :

Alexandre l'a traduit ainsi :

Se savoir valeureux
Et pourtant demeurer humble,
C'est vivre la profondeur originelle.
Accueillant le Tao,
le Tao t'enfante, comme celui qui humblement accueille.

« Se savoir valeureux » veut dire « savoir qu'on a de la valeur ». Ce n'est pas « valeureux » au sens du guerrier, etc.
Le français n'était pas la langue maternelle d'Alexandre. Alors, parfois, il utilisait des mots en un sens ancien ou recherché. Au début, c'était un peu surprenant. Le dictionnaire Robert était toujours à portée de main et il le consultait pour déceler les différentes subtilités dans les significations d'un mot : « Attends, attends … regarde là, ce sens … ». Son souci de précision et de rigueur dans le choix des mots utilisés pour désigner ce qu'il découvrait en mathématiques se manifestait aussi dans ses travaux littéraires.

Jean Levi, dans sa traduction « Connais le blanc garde le noir … », veut désigner par « blanc » nos capacités assertives. « Garde le noir » veut dire « « garde l'humilité, l'intériorité, la profondeur, le contact avec la Mère, sois humble … »
Le dernier vers du passage précédent, « Accueillant le Tao, le Tao t'enfante, comme celui qui humblement accueille », est joliment restitué, élégant, poétique. Alexandre veut dire que dans l'acte créateur le créateur lui-même renaît, est renouvelé, tout en ayant créé une œuvre. Cette idée sera abondamment reprise dans son *Éloge de l'Inceste* et demeurera exprimée dans l'*Épilogue* de cet *Éloge*, seule partie qu'il ne détruisit pas.

J'étais à ce moment-là son seul interlocuteur sur son livre en cours d'écriture … Un mathématicien de Montpellier d'origine laotienne, Yab Srittamavanh, avait vite capitulé. Nous en avions parlé ensemble et il m'avait dit: « Non, là Shurick est barré, il délire … J'arrête, je ne veux plus parler de ce livre avec lui ».
Je m'étais ainsi retrouvé dans la position d'unique interlocuteur et c'est moi qui, bien évidemment, prit tous les coups dès lors que je lui exprimai clairement mon malaise. J'avais pris mon courage à deux mains et lui avais écrit, quelque chose comme : « Ce livre, Shurick, tu ne peux pas le publier ! Il est impubliable ! Tu ne te rends pas compte, tu vas t'attirer les foudres de tout le monde, les gens ne vont rien y comprendre. Il y a trop de confusion entre la Mère universelle et la mère personnelle … Moi, je le comprends, mais tu ne peux pas publier ça ! ».
Vous verrez les lettres qu'il m'envoya alors (car je lui en ai renvoyé certaines tant elles m'étaient insupportables). Elles sont terribles et d'une violence extrême, m'avaient rendu malade à tel point que j'ai cru alors que j'allais en mourir. Je ne pouvais plus supporter. Puis je m'étais ressaisi et avais essayé d'analyser la relation avec lui, la situation de transfert réciproque, comme vous aimez bien le dire … Parce qu'en effet il y avait un transfert de ma part, c'est évident, mais il était tout aussi évident qu'il y avait un transfert, de la sienne.

Donc j'analysai ce conflit comme je le pus, puis quelques mois passèrent. Il se remit gentiment aux mathématiques : en gros, pendant ces années, quand je lui demandai : « Que fais-tu en ce moment, Shurick ? », il me répondait parfois : « Je fais des mathématiques, n'ayant rien de mieux à faire ». En d'autres termes, la méditation était située pour lui sur un plan supérieur à celui auquel il percevait les mathématiques, même les siennes, même les mathématiques du plus haut niveau, donc ….

Sa sensibilité et son intérêt pour la poésie sont sans doute du même ordre que ceux qu'il eut pour la méditation. Et nous ne parlons pas assez de sa passion pour la poésie. ! Quand je lui lisais de la poésie, par exemple Rainer Maria Rilke ou Walt Whitman qui étaient parmi nos poètes préférés, il pleurait, vous voyez, il pleurait. Il ne retenait pas ses émotions. On peut l'imaginer un peu comme un « monstre froid » un « cerveau génial », un monstre froid cérébral. Mais c'était surtout là [*geste vers le cœur*] que ça se passait chez Alexandre Grothendieck, c'est de là que tout partait.

Il y a donc eu cet épisode, et puis, à un moment donné, il a capitulé et m'a dit, après que les choses se soient un peu posées : « Bon de toute façon, ce n'était pas mûr, tu n'avais pas besoin de me le dire, je le savais avant que tu me le dises, que ce n'était pas mûr pour la publication. Et de toute façon, je mets ce manuscrit au frigo ».
Vous vous souvenez peut-être de la violence avec laquelle il évoqua quelques années plus tard son *Éloge de l'Inceste*, dans son ouvrage *Récoltes et Semailles*. Il qualifia son premier livre (écrit hors du champ mathématique) d'« ouvrage de malheur ».

Et quelque temps après, il me dit : « Oui, j'ai rédigé mon testament et ai quand même prévu un exemplaire de l' *Éloge de l'inceste* pour toi, voilà, j'ai mis un exemplaire de côté, pour toi, tu en feras ce que tu veux. »
Pendant l'été 1983 nous avions passé huit jours en haute montagne avec Odile. Il y avait aussi Yole, sa compagne d'alors. Nous avions randonné dans les Pyrénées, nous marchions et nous parlions. Le soir nous bivouaquions. Vous ne pouvez imaginer ces moments, ce n'est pas descriptible. Il m'a dit pendant une pause : « Bon, J'ai réfléchi ... » Quand il disait: « J'ai réfléchi », il fallait s'attendre le plus souvent à quelque chose de terrible : « Bon, j'ai réfléchi à mon testament. Mon œuvre mathématique, je veux que ce soit Jean Malgoire qui s'en occupe. Tous les manuscrits mathématiques ». Il m'avait dit quelque temps auparavant, à plusieurs reprises : « Je laisse ces manuscrits mathématiques mais ils n'intéresseront personne. Tu comprends, il y a deux cas de figure possibles : soit les gens ne connaissent pas assez de mathématiques et ne comprendront rien. Soit alors, ils auront un niveau suffisant pour comprendre, mais feront leurs propres mathématiques. Tu ne crois pas qu'ils vont lire mes trucs ! ». En fait, il se trompait complètement puisque ces manuscrits intéressent beaucoup de mathématiciens.
Et il rajouta : « Et toi, je voudrais que tu t'occupes de toute mon oeuvre non-mathématique ». Il voulait que je sois son exécuteur testamentaire. Cette demande a été très difficile pour moi à gérer, j'avais compris que je n'en avais pas envie, j'avais envie d'exister, non de passer le restant de ma vie à parler et à réfléchir sur Alexandre Grothendieck. C'est pourtant ce que je fais à l'instant même, mais mes dialogues avec lui, que je viens d'évoquer à propos du *Tao Tö King*, datent de 1979 c'est à dire remontent à 46 ans. Entretemps j'ai existé !
Il s'est donc écoulé environ un demi-siècle, depuis. Coïncidence extraordinaire: la première lettre qu'il m'écrivit est datée du 27 août 1975. Odile Jacob m'avait annoncé après bien des péripéties, la date du parution du livre *Les années cachées* : 27 août 2025. 50 années plus tard, jour pour jour.

En 1991, juste avant de s'enfermer, Alexandre avait réglé ses comptes avec tout son entourage, dont moi. Il m'écrivit une lettre bouleversante, où il disait me pardonner, etc. Courant 1984 j'avais pris mes jambes à mon cou après avoir vu qu'il n'était pas possible d'exister dans une relation avec lui, d'avoir une destinée individuelle.

Je voudrais rajouter que dans l'édition parue de *La clé des songes*, il y a une chose bizarre, je ne sais pas si vous vous en êtes rendus compte. J'en ai parlé avec Johanna, et naturellement, avec les autres enfants Grothendieck : *La clé des songes* qui a été éditée aux éditions du *Sandre* représente de fait seulement la moitié de cette œuvre telle qu'elle peut être lue en ligne. C'est la première moitié ! La deuxième moitié, là où il est question des mutants, toute cette deuxième moitié où il parle de Sainte Thérèse d'Avila, de Marcel Légaut, de Neill (le pédagogue anglais), de Ramakrishna, de Krishnamurti, de Rudolf Steiner, de Teilhard de Chardin, de Gandhi, de Riemann, de Vivekananda … toute cette partie-là, dont l'intérêt est immense, n'est pas reproduite. La maison d'édition *Le Sandre* n'a pas clairement annoncé qu'il s'agit du volume 1. La postface intéressante de Laurent

Lafforgue n'est pas la postface de *La clé des songes*, c'est la postface de la première partie de *La clé des songes* ! Or la deuxième partie est la partie la plus intéressante, parce qu'elle évoque toute une série de 'mutants', concept qu'il tira de l'œuvre *Cosmic Consciousness* de R.-M. Bucke qui fut le médecin personnel de Walt Whitman. La première partie de *La clé des* songes est une réflexion sur la créativité. Elle est bien sûr aussi très touchante et Alexandre y parle du niveau concerné par son propos : le niveau *spirituel*. Il n'hésite pas à utiliser le terme 'spirituel', ce qui pour certains scientifiques peut sans doute poser problème. Alexandre ne paraissait pas connaître la peur, et surtout pas celle des mots. Comme il le disait : « N'ayons pas peur des mots, si on n'a pas peur des choses ».

Dans mon livre *Les années cachées*, ou plutôt mon demi-livre, puisque j'en ai écrit la moitié seulement - j'ai fait très attention à ne pas écrire plus que lui - le fil directeur est *spirituel*, parce que c'est cela qui l'intéressait vraiment : la méditation …, qu'est-ce que la méditation ?
On peut se demander comment pourrait être caractérisée sa méditation. Elle semble très analytique. Prenons l'exemple de *Récoltes et semailles.*
Il faudrait prendre ce livre et faire cela [geste de retourner le livre] ! 1000 pages pour arriver à rire d'avoir été pillé ! On envie de lui dire : « Écoute Shurick, tu aurais pu rire dès le début, parce qu'il n'y a vraiment pas de quoi fouetter un chat avec cette histoire. Tu as été pillé parce que tu avais quitté le milieu mathématique, tu ne publiais plus, et certains collègues t'ont pillé, c'est lamentable, ils t'ont pillé, mais tu peux en rire, cela n'enlève rien à ta valeur ».
Mais Alexandre analyse, il analyse la manière dont il a été pillé : « … À tel congrès, j'avais dit cela, et puis, en fait, untel a pris cela, et regardez, c'est bien pourtant moi qui avais eu cette idée … Et regardez comment il a été méchant et de mauvaise foi … ». Ce livre présente certains aspects qui l'apparentent à un roman policier.

J'avais toujours refusé de lire *Récoltes et semailles* et *La clé des songes*. Pourquoi ? cette attitude attestait de ma volonté de prendre de la distance avec lui. Et où ai-je commencé à lire ces livres ? Dans la maison de Lasserre, à peu près deux ou trois semaines avant sa mort. J'étais installé dans la pièce voisine de la chambre d'Alexandre, où il se reposait. Les enfants d'Alexandre alors présents, Matthieu et Alex, m'ont donné les tapuscrits, que je n'avais jamais eus dans les mains. J'avais auparavant fini par me persuader sans avoir de preuves véritables, mais parce que cela m'arrangeait, que dans ces livres il devait essentiellement développer la question essentielle de « la vision » en se fondant sur ses lectures et ses réflexions antérieures sur Krishnamurti et d'autres chercheurs « spirituels ». Une telle opinion de ma part était bien sûr une réduction, car ces ouvrages contiennent bien d'autres trésors, même si leur lecture n'est pas facile.
Et lors de cette première lecture (très rapide) de *Récoltes et semailles*, je me suis dit: « Mon Dieu, mais quelle catastrophe fait-il, pourquoi s'embête-t-il avec cela ? ».

Patrick Gauthier-Lafaye

Bien sûr, vu de l'extérieur, tu as raison. Mais on ne peut gommer ce que cela pouvait provoquer en lui, "deep inside", étant donnée ce qu'avait été sa vie depuis le début…et même avant oserais-je dire.

Christian Escriva

Cependant, l'idée que je voulais développer, c'est qu'il procède de manière très analytique : sa méditation n'est pas la méditation au sens de l'*Advaïta Vedanta*, ou au sens où il faisait des mathématiques c'est-à-dire, où la recherche procède d'un vide préalable. Et quand celle-ci procède du vide, d'un regard particulier, d'une élévation, d'un regard qu'on aurait pu appeler *poétique*, vous voyez, quelque chose comme un regard exhaussé, à ce moment-là, il aurait vu directement ce qui se passait, ce qui s'était passé avec ces pillages, et ensuite il aurait pu tout dérouler comme il le voulait, avec le cœur léger, et même en riant … Je trouve qu'il est dans une grande souffrance, et cela me fait moi-même souffrir de le voir ainsi.

Alain Connes

Christian Christian, je suis … je veux intervenir parce que si tu veux dans cette. Dans ce cas dont on parle si tu veux, c'est quelque chose que je comprends parfaitement sa réaction parce que si tu veux, quand il a trouvé par hasard ce « Lecture note » dans lequel son idée des *motifs*, à laquelle il tenait plus que tout, parce que c'est une idée merveilleuse et il écrit, vraiment, si tu veux que c'était une, c'était sans doute la meilleure idée qu'il avait eue dans tout son parcours mathématique, l'idée la plus profonde. Imagine ce que c'est que de te trouver dans une bibliothèque, et de tomber par hasard sur un livre de 400 pages, signé par, en particulier par ton élève le plus le plus aimé, et dans lequel ton nom n'apparaît nulle part, sauf en bas de page quelque part, pour dire que c'est ... – mais c'est horrible comme sentiment !

C'est le sentiment, c'est exactement le sentiment d'être nié en tant que personne, c'est quelque chose d'affreux et moi je comprends *Récoltes et semailles* comme ça : sa défense par rapport à ça, c'est quelque chose qu'il a vécu et j'ai eu l'occasion très récemment de rencontrer la personne de Springer qui a reçu la lettre de plainte de Grothendieck, puisque ce qu'a fait Alexandre, c'est d'écrire, il a fait deux choses: il a écrit à Springer en leur disant : « Comment avez-vous pu publier ce « Lecture Note » en 1981 sans me contacter ! »

Et la personne.... j'ai rencontré donc la personne qui lui a répondu de Springer et elle m'a expliqué que elle, elle connaissait absolument pas la situation. Elle a demandé à gauche et à droite, et elle lui a fait une réponse qui était ridicule.

Il a appelé Jean-Pierre Serre. Au téléphone. Et Serre lui a dit: Mais écoute, tu n'avais rien publié, ce qui est quelque chose d'horrible à dire. Parce que tout le monde savait à l'époque, que cette idée, c'était l'idée de Grothendieck.

Donc, si tu veux, moi, je comprends parfaitement sa réaction, c'est une réaction qui consistait à non seulement à le nier, mais vraiment presque à le..., c'est ce qu'il dit, c'est l'enterrement, si tu veux, donc je comprends qu'il ait réagi, il a peut-être pas réagi de la meilleure manière, il n'empêche que maintenant tout le monde est au courant.

Et que, tu comprends, s'il l'avait pas fait, s'il n'avait pas écrit *Récoltes et semailles* tel qu'il l'a écrit, les gens continueraient à dire: oui, bon, c'est une vague idée de Grothendieck qui ensuite, a été réalisée par d'autres. Donc, si tu veux, je crois que, au niveau le plus, comment dire, métaphysique, il a eu raison de faire ça. Peut-être que le texte, si tu veux, est un texte qui est difficile à lire, parce qu'on voit sa souffrance. C'est un texte qui porte sa souffrance. Pratiquement dans toutes les pages. Mais si tu veux, je pense qu'il a eu raison. Franchement, j'approuve ce qu'il a fait.

Christian Escriva

Il me semble qu'Alexandre a eu tout à fait raison de clarifier les choses, mais je voulais juste souligner ce qui concernait la forme et la méthode. Et peut-être, en profiter pour dire que ce qu'il entendait par méditation, est très éloigné de ce qu'on entend par méditation dans la tradition hindouiste ou l'œuvre de *Krishnamurti* par exemple : ce regard a priori élevé, *exhaussé* comme je l'ai dit il y a quelques instants, procède du silence et signifie une compréhension, une vision globale, et ensuite de « retourner en bas ».

Ma réaction se fonde sur mon affection pour lui. Dans tout son entourage proche, dès 91, nous savions tous qu'il était à Lasserre, nous le savions évidemment, et nous savions aussi qu'il avait commencé à s'enfermer, puisque l'enfermement a été progressif.

Et je savais qu'il devait être infiniment triste, et nous étions tous abattus de le voir comme ça.

Ceci s'était préparé progressivement, cette situation d'isolement de plus en plus fort. Odile, tu te souviens qu'il nous avait parlé de *Récoltes et semailles* dès l'été 83 ? Il nous avait dit : « Oui, j'ai commencé à rédiger un petit quelque chose ». Il commençait juste, et puis, en fait, le petit quelque chose a grossi, grossi, grossi, jusqu'à devenir *Récoltes et semailles* ...

Ma réaction provient du fait que je suis sensible à sa souffrance, Ce n'est pas une critique fondamentale mais plutôt une remarque sur la forme qu'il a donnée à son ouvrage. On a l'impression tout au long de ce livre qu'il a mal, il peine, il souffre … Cela me brise le cœur de le

voir ainsi, et l'éclat de rire n'arrive qu'au bout de 1000 pages. Bien sûr il ne s'agit pas, dans son œuvre, de réflexions et d'un cheminement stériles, puisqu'il analyse tous les événements, que cela va servir l'histoire des sciences et touche à l'éthique dans le milieu scientifique. Et on peut penser que cela peut donner à réfléchir à tout le milieu des chercheurs !

Alain Connes

Il analyse avec une finesse absolument incroyable. Par exemple, je veux dire, c'est terrible, ce qu'il dit, parce que c'est parfaitement vrai, et si tu veux, ça traduit quand même quelque chose qui, à mon avis, est la vraie raison pour laquelle il a fini par s'isoler. Je pense que c'est ça. Je me trompe peut-être, mais si tu veux, c'est quelque chose de terrible.

Patrick Gauthier-Lafaye

Grothendieck disait lui-même que les psychanalystes allaient finir par s'occuper de lui. Il avait raison et j'espère que nous le ferons plutôt bien. Mais c'est vrai que ce livre que tu as écris, c'est un livre qui concerne une période avant l'écriture de *Récoltes et semailles.*
J'ai lu ton livre après avoir lu *Récoltes et semailles* et j'ai appris depuis qu'un de nos collègues avait fait une conférence disant que Grothendieck était fou. Bon, personnellement, je ne suis pas d'accord .
Récoltes et semailles nous aide à comprendre les topos à condition de ne pas nous arrêter à sa lecture linéaire. Il faut arriver à entendre, c'est à dire qu'il faut plus écouter que vouloir comprendre en utilisant une comprenette que nous n'avons pas ce que dit ce texte de Grothendieck. C'est pour nous la seule manière de fonctionner "topoïquement" avec lui. Ainsi nous pensons qu'il y a moult « redondances » qui s'expriment au fil des pages, et pourtant j'ai envie dire non ! On voit très bien que Grothendieck a une puissance d'analyse formidable qui s'exprime et décortique les choses, en commençant par les plus simples. On peut avoir analysé A, et B, et C, qui semblent se contredire, eh bien, pas du tout, il faut accepter que A <u>et</u> B <u>et</u> C font partie du même paysage. Que ce soit en même temps A et B et C, c'est cela qui est topoïque ! Ça ne se voit pas, ça s'entend !
Si on le lit comme ça ces deux pavés, alors on voit que Grothendieck n'est pas fou, j'y tiens. C'est quand même quelque chose qui circule dans le milieu. Considérer le Grothendieck de *Récoltes et semailles* au même titre que le président Schreber, non ! Je crois qu'on n'a pas le droit de le faire. On n'a pas le droit pour Grothendieck ni pour la vérité scientifique.

Et ensuite, je trouve très, très important ce qui se passe ici, dans les mathinées lacaniennes. Je pense qu'on vous pose souvent la question : « mais qu'est ce que vous vous embêtez avec des mathématiciens… Ils n'ont rien à nous apprendre qui peuvent nous servir…. Vous vous égarez dans des théories qui n'ont plus rien à voir avec la technique… ». Vous connaissez tous ça j'imagine.
Et pourtant les Mathinées lacaniennes fonctionnent et on parle souvent de maths me semble-t-il .
Je vais être très pragmatique : Je ne sais pas si les mathématiciens peuvent apprendre quelque chose d'intéressant pour les mathématiques en nous écoutant. Il faudrait peut-être le leur demander.
Tandis que nous, si on laisse nous parler les mathématiciens à leur manière de ce qui nous intéresse nous, , qu'on les écoute comme le formulait tout à l'heure Henri, je crois qu'on va pouvoir progressivement entendre quelque chose à ce qu'ils nous disent alors apparaitront des points de jonction entre nos deux disciplines . Et là, on pourra en tirer quelque chose, du point de vue pratique et théorique, exactement comme le souhaitait Lacan.
L'inconscient est structuré comme un langage, les psychanalystes lacaniens sont tous d'accord là dessus. N'abordons pas la question de savoir si l'on ne parle pas dans ce cas seulement du refoulé inconscient.
Il se trouve qu'avec les topos, et ça c'est grothendicien, il y a un autre point de vue qui n'élimine pas le premier, mais qui le complète. ! Il y a dans l'expérience freudienne et depuis son début quelque chose qui concerne aussi l'inconscient, quelque chose qui intéressait passionnément Freud et sur lequel Lacan, à part un jeu de mots, a quand même fait gentiment l'impasse, c'est le traumatisme. Je prend cet exemple parce que c'est le plus simple et le plus parlant, pour les psy comme pour les mathématiciens qui sont dans la salle. Avec Grothendieck et A.Connes, si on dit que l'inconscient

est structuré comme un topos, on peut faire rentrer le traumatisme dans le topos de l'inconscient tel que nous en avons parlé dans notre bouquin.. Ce n'est pas rien, parce que Lacan ayant dit: « le traumatisme, c'est du réel », ça fait rentrer la question du réel dans l'inconscient. Et ça, c'est une question qui nous intéresse passionnément.

Christian Escriva

J'ai une question, une question impertinente. Je sais que vous les adorez.
Au début du *Malaise dans la civilisation*, Freud parle des échanges qu'il a eus avec Romain Rolland et les qualifie de « très intéressants ». Romain Rolland lui a parlé longuement, et semble-t-il à plusieurs reprises, de ce qu'il appelle le *sentiment océanique*. *Le sentiment océanique*, c'est le sentiment de l'éternité, ce que l'on peut éprouver lors d'une expérience d'effacement de l'ego … Si nous nous comparons à une vague, alors cette expérience intérieure nous fait prendre conscience que cette vague est reliée à l'océan entier. Freud reprend manifestement dans ce passage, pour expliquer ce sentiment, ce que lui a écrit Romain Rolland : « la sensation de l'éternité, le sentiment de quelque chose d'infini, d'illimité, de quasiment océanique … ».

Eh bien, si on s'intéresse un tout petit peu à Romain Rolland, on voit qu'on est en plein dans ce qu'on peut appeler *l'expérience mystique* … et donc je sais ... mais vraiment, je le sais... qu'Alexandre s'intéressait beaucoup à ce type d'expérience, l'expérience mystique.

Et vous, comment vous allez faire rentrer ce type d'expérience dans – je finis, Patrick : je sais que tu bous, mais laisse-moi quinze secondes – comment allez-vous pouvoir ... Parce que Freud avoue être, je le cite, « incapable de découvrir en lui ce sentiment océanique », le range parmi les pathologies en tant que « vestige d'un sentiment primaire du moi » « conservé dans la vie psychique de beaucoup de gens ». Et selon lui ce sentiment « se juxtaposerait au sentiment du moi de la maturité, plus étroit et plus aigu ».
C'est-à-dire : l'expérience mystique, Freud la range du côté de sentiments archaïques dont nous serions encore imprégnés, alors que chez Romain Rolland, cette expérience est absolument fondatrice. Et tous les mutants, – parce qu'on n'en a pas encore parlé, des mutants, c'est un chapitre essentiel ! –, tous les mutants (et j'ai parlé bien des fois de cela, avec Alexandre !) traversent des expériences intérieures de ce genre. Cela ne signifie pas que le fait même d'avoir traversé une telle expérience, implique par là-même que l'on est un mutant !

L'idée initiale de l'apparition de « mutants » et d'une possibilité que se produise une « mutation » au sein de l'humanité, a été trouvée par Alexandre dans le livre de Richard-Maurice Bucke, *Cosmic Consciousness*. Il m'avait prêté son exemplaire en me disant « J'ai commencé à le regarder, ça à l'air très intéressant ». Je m'en souviens comme si c'était hier : « J'ai commencé à le regarder, ça a l'air très intéressant. Lis-le et dis-moi ce qu'il y a dedans, s'il te plaît ».
Et donc l'expérience mystique traverse tout ce livre, puisque Bucke examine le cas de dizaines de « mutants », depuis les philosophes présocratiques, Socrate, Platon, Lao Tseu, Jésus-Christ … Jakob Böhme, Maître Eckhart, Sainte Thérèse d'Avila, Saint-Jean de la Croix, Spinoza, Walt Whitman, Henry David Thoreau, Goethe, Shakespeare …
Mais Freud, semble tout à fait fermé à « la mystique ». Ma première question est donc : comment Alain Connes – il est là, donc il va nous répondre – comment Alain Connes peut-il se permettre de parler de Jung et des synchronicités en votre présence ?

Patrick Gauthier-Lafaye

Je répondrai à la première question : soyons clair, le mysticisme, Freud, ça ne le passionne pas. Le sentiment océanique, de son propre avis il ne connaît pas. Freud a également toujours dit qu'il était insensible à la musique. Pour moi, c'est quelque chose qui fait partie de ses limites. Deuxième

chose : il y a dans ton livre, Christian, un truc passionnant et qui me fait bouillir : comment Grothendieck a-t-il pu lire « malaise dans la civilisation. » et en parler comme il en parle ?

Christian Escriva
Il ne l'a pas lu, Patrick !

Patrick Gauthier-Lafaye
Ah bon, alors ça me rassure !

Christian Escriva
Non, non, il ne l'a pas lu. Là j'ai été défaillant parce qu'il m'avait dit dans une lettre : « Envoie moi tout ce que tu as concernant le tabou, l'inceste, la castration, etc. ». Mais *Le Malaise dans la civilisation*, malheureusement, je ne le connaissais que de nom et n'avais pas eu la présence d'esprit de le lire ! Donc Alexandre ne l'avait pas lu, tu comprends. Mais il avait lu l'autobiographie de Jung.

Question dans la salle
Et *Totem et tabou* ?

Christian Escriva
Totem et tabou, il l'a lu parce que je lui ai envoyé. Il m'a dit: « C'est simplement un récit, une rationalisation de la castration. Ça ne m'intéresse pas. »
Et il rajouté : « Ce n'est pas cela que je te demandais. »

Jean Claude Fauvin
Je m'étonnais que vous ne mettiez pas parmi les mutants Freud. Parce qu'il le cite comme mutant, il le cite même sur un point absolument structural, qui est que, en fait, dans sa conception de Dieu, qui n'est pas du tout platonicienne, où les choses seraient déjà posées, Dieu même peut apprendre des mutants, et il cite justement à ce propos Freud.
Donc je m'étonne que toute cette partie là ...

Christian Escriva
Je vais vous répondre tout de suite, je vais vous répondre : c'est qu'il a changé complètement d'opinion au sujet de Freud entre la fin des années 70 et la rédaction de *La clé des songes* en 87-88. Il a complètement changé.

Jean-Claude Fauvin
Que vous l'avez rencontré dans cette période 76, où il a fait un travail d'associations et qu'il a réalisé justement qu'il avait oublié un traumatisme fondamental. Et qu'il s'est mis à faire une sorte de psychanalyse à sa manière, ce qui veut dire qu'il a fait un travail d'associations, mais uniquement écrit, hein, ce qui l'a amené aussi à faire de l'inconscient, non pas une histoire personnelle, individuelle mais un rêveur qui rêve pour tout le monde, dans la singularité même de tout le monde. Donc, ça donne une position très particulière effectivement, par rapport à ce que nous on appellerait le grand Autre qui tout même, est assez marquée et qui va avec tout de même, comment dire …
Dans ce que vous avez raconté là, ce qui me frappe, c'est que vous, tout de même, vous êtes pénétré de cette idée, je dirais occidentale, d'un niveau supérieur : *Notre père qui êtes aux cieux*, quoi.
Alors qu'il me semble. Ce qu'il son intérêt premier pour la Bhagavad Gita, c'était que justement Dieu n'est pas aux cieux, mais Dieu est incarné et que son *Éloge de l'inceste, s*on niveau corporel, son niveau intellectuel et son niveau spirituel, pour lui, c'était dans une stricte continuité.
Et quand vous disiez tout à l'heure qu'il s'intéressait, que vous vous demandiez pourquoi il s'intéressait comme ça à votre conversation, moi, ce qu'il me semble, c'est que ce qui s'est joué pour

lui avec Deligne en qui il avait rencontré un interlocuteur extraordinaire, dont il avait l'impression qu'il savait déjà ce qu'il avait à lui dire, donc vraiment cette relation d'amour où on partage quelque chose qui est insu, qui ne se dit qu'en le disant: mais que l'autre partage tout de même, j'ai l'impression que vous vous êtes retrouvé d'une manière un peu déplacée à cette place là, et que vous avez fait un truc absolument incroyable, par rapport à lui, qui est que vous lui avez appris l'interdit de l'inceste, qu'il ne connaissait pas du tout. Et si vous vous êtes retrouvé dans cette situation si destructrice et terrible, c'est que vous avez occupé la place d'un père réel à un moment dans son cheminement, et que vous lui avez appris qu'il y avait quelque chose qui s'appelle l'interdiction de l'inceste et qui n'était pas du tout une évidence pour lui

Christian Escriva

Je savais que de toute façon on en arriverait là … Ça a mis à peu près 1h30 mais on y arrive, je le savais par avance … ça fait 50 ans que je savais qu'on en arriverait là, et puis ça y est, c'est maintenant ! Voici ma réponse :
Il y a certes l'interdit de l'inceste avec la mère personnelle. Mais ce qu'Alexandre Grothendieck vivait en faisant des mathématiques, c'est l'*Inceste symbolique*, *l'Inceste avec la Mère*. C'est ce qui est exprimé dans le *Tao tö King* : le contact avec la *Mère universelle*. C'est là qu'est la créativité, la fraîcheur et l'innocence de l'enfant dont parle Alexandre. C'est là qu'est le secret de sa créativité démesurée et de la génialité humaine. Je crois que là (Alexandre le pensait aussi, nous l'avons pensé ensemble) résident les différences entre son point de vue sur la créativité humaine, et celui de Freud - ainsi que (dans une moindre mesure semble-t-il) celui de Lacan. Ce sont ces différences qui pourraient faire l'objet d'approfondissements, je pense, dans le présent groupe de travail sur l'apport du concept de topos, pour un élargissement de l'inconscient freudien ou lacanien.

Jean-Claude Fauvin

Cette spiritualité indienne joue à mon avis un rôle tout à fait important, parce que pour les Indiens. la divinité, elle est incarnée tout le temps sur nous, c'est pas *notre Père qui êtes aux cieux*. Vous avez incarné une nécessité d'abandon de jouissance qui va avec n*otre Père qui êtes aux cieux,* bien sûr et qui n'était pas sa pente naturelle.

Christian Escriva

Répondre de manière satisfaisante à votre remarque demanderait de longs développements … Je ne pense pas qu'il y ait dans les conceptions de Grothendieck de « principe limitant ».

Patrick Gauthier Lafaye

Est-ce que tu peux développer, parce que ça intéresse les psychanalystes, ce que tu as compris de sa façon confondre sa « méditation » avec la psychanalyse.
En effet, par moments, on a l'impression qu'au cours de cette méditation, où il découpe en tranches fines le moindre problème, il est d'une rationalité telle qu'il n'y a aucune chance qu'il se passe un court-circuit dans l'ordre de ses pensées, quelque chose qui lui donnerait l'idée de l'inconscient. On a même l'impression qu'il s 'en prémunit grâce à cette façon de faire, et c'est ainsi que moi en tout cas je comprends qu'il confonde ces deux pratiques. Et à la fois, c'est quand même la personne qui invente les topos ! Qu'est-ce que tu penses, toi, puisque tu en as beaucoup discuté avec lui ?

Christian Escriva

Dans une lettre concernant justement cette question de la méditation, il écrit : « Nous prenons les choses par les deux bouts opposés. Moi, j'ai assez d'éléments dans ma vie personnelle pour les examiner, essayer d'en trouver la signification, voir comment ça s'articule, etc. Et toi, tu prends les choses par l'autre bout, on dirait même que tu espères pouvoir accéder à la connaissance de tes vies antérieures … ».

Je n'avais pas le même âge, nous avions 25 années d'écart. J'étais plutôt dans Krishnamurti, le yoga, le vide, la recherche de visions …, voyez-vous, et c'est ce qui est resté d'ailleurs dans toute ma vie ultérieure. J'espérais avoir une vision globale de la signification de mon existence.

Certes, dans certaines de mes recherches personnelles je pataugeais dans mes pensées. Mais parfois, comme par miracle, par une remontée imprévisible d'énergie, un mystérieux passage sur un autre plan, un plan supérieur, pouvait jaillir une compréhension. Mais Alexandre ne comprenait pas cela et considérait (il exprime ceci dans une lettre) que ma « méditation » lui semblait s'apparenter à « une promenade à travers champs et bois ».
Vous voyez que parfois nos échanges étaient assez violents. Nous restions certes dans l'affection mais dans les relations humaines il n'avait pas de retenue, ou presque. Il percevait quelque chose et le disait à son interlocuteur. Et parfois je lui disais : « Shurick, ce que tu dis est absolument insupportable ! c'est peut-être vrai, mais insupportable ! ». Il me répondait : « Ah, bon ? Mais écoute, j'ai dit les choses telles que je les voyais ! »

Et il est vrai que, dans la manière dont il méditait, dans ses « méditations écrites », dans ces milliers de pages, on a l'impression que souvent - je pense que c'est cela que vous venez d'exprimer – Alexandre reste plutôt dans le champ de la rationalité. J'ai pu parler de cette question bien souvent, avec ses enfants, cela nous donnait du souci et d'une certaine façon nous souffrions pour lui. Nous le sentions bien. Dans *Récoltes et semailles* cependant il ne tourne pas en rond et ces réflexions finissent par déboucher sur une compréhension. Mais parfois ses méditations écrites donnaient l'impression de tourner en rond. .

Patrick Gauthier-Lafaye
Christian, il y a une question qu'on ne peut pas éviter.

Christian Escriva
Allez-y, je m'accroche.

Patrick Gauthier-Lafaye
Non, non, c'est très drôle, c'est une question factuelle ! Est-ce que tu peux nous parler de ce qui dans ton livre fait juste deux-trois lignes et qui m'a beaucoup amusé, à savoir la rencontre de Grothendieck avec Lacan ?

Christian Escriva
Pour cette rencontre entre Grothendieck et Lacan, il y a sa version (celle qu'il m'a racontée), celle de Daniel Sibony, et celle de Mireille (maman de trois de ses enfants, Johanna, Alex, Matthieu).

Une fois, dans le cours d'une conversation, j'ai évoqué Lacan, incidemment, parce que pendant les années 76-78, pendant deux ans donc, j'ai suivi les cours de Jacques-Alain Miller à Paris VIII et il a examiné une question : *la psychanalyse est-elle une science ?* Cette question m'intéressait beaucoup et soit dit en passant, je racontais ensuite à Alexandre, au fur et à mesure, ce que j'avais compris ...
Je suivais d'ailleurs aussi les cours d'Alain Badiou, ce qui l'intéressait nettement moins : c'était des cours de philosophie marxiste, et pour Alexandre, le marxisme était identique au stalinisme ! Il me disait : « Quand est-ce que ça va te passer ? c'est bien quand ça ne dure pas trop longtemps. Là, ça commence à durer un peu … »
Lors de cette évocation de Lacan, il m'a dit : « Mais tu sais que je l'ai rencontré ? » Je me souviens très bien lui avoir répliqué : « Mais tu as rencontré Lacan ? tu ne me l'avais jamais dit ! Dis-moi exactement ce que vous vous êtes raconté. Raconte-moi tout. j'ai vraiment envie de savoir, je me demande ce que vous avez pu vous dire, toi et Lacan ». Il y avait entre nous une sorte de code quand nous nous racontions des choses : nous convenions « de ne rien omettre ».
Il a été surpris de ma réaction parce que manifestement, ça ne l'intéressait pas beaucoup. Et puis il s'est assis et m'a dit : « C'est fou. Ma tête est devenue une vraie passoire. Figure-toi que je ne me

souviens de rien … ». Il a réfléchi un moment et m'a dit : « Ah, non, je me souviens quand même d'une chose, c'est qu'il m'a demandé combien d'argent je gagnais pour les quelques cours que je donnais au Collège de France. Je lui ai répondu, et il était vraiment épaté ». Alexandre a alors mimé le visage de Lacan. Et puis, évidemment, nous avons ri. Et c'est tout ce que j'ai su par lui, de sa rencontre avec Lacan.

Ensuite, Mireille m'a donné quelques éléments. Parce qu'Alexandre avait dû raconter à Mireille sa rencontre avec Lacan, en 72. Mireille avait une très bonne mémoire. Elle m'a donné quelques éléments. Mais le plus intéressant me paraît avoir été dit par Sibony qui avait organisé cette rencontre entre un illustre mathématicien et un illustre psychanalyste. Et Sibony en a parlé dans le colloque auquel vous avez participé : « Grothendieck et Lacan, l'impossible rencontre ». Il y avait entre autres, vous, Alain Connes, Sibony, et Dugowson. Et donc Sibony a raconté que Lacan avait commencé à le questionner à propos des mathématiques … Alexandre a répondu: « de toute façon, les mathématiques, c'est terminé ! »
« Les mathématiques c'est terminé », Alexandre l'a dit parce que c'était une période où il était persuadé que les gens allaient arrêter de faire des mathématiques et qu'il y avait une situation d'urgence vitale – ce qu'on peut toujours penser -, écologique. Et que, de toute façon, c'était bien gentil de faire des mathématiques, mais qu'il fallait avant tout se préoccuper de la survie de l'espèce : pour lui, en ce début des années 70, c'était à ce niveau-là qu'il fallait envisager les choses. Et donc, quand Lacan a entendu Grothendieck dire cela, le dialogue s'est vite interrompu. Je pense deviner ce qui a pu se passer dans la tête d'Alexandre – cela me semble évident : il n'aimait pas qu'on fouille dans sa psyché et devait avoir un *a priori* défavorable en rencontrant Lacan parce qu'il avait une dent contre la psychanalyse. Évidemment, vous comprenez pourquoi maintenant, il pouvait avoir une dent contre la psychanalyse. Mais vous, d'après ce que vous dites, êtes en train d'essayer d'élargir la conception freudienne ou lacanienne de l'inconscient, sa structuration, son contenu, etc.
Dès que Grothendieck a eu le dos tourné, Lacan a dit à Sibony : « Il est psychotique ».
Ce point de vue de Lacan m'a beaucoup choqué. Sibony a dit que Lacan avait été « dogmatique » dans cette circonstance. Cette remarque de Lacan m'a choqué parce que quand Alexandre dit « les mathématiques, c'est terminé », il voulut dire qu'il y a des choses plus urgentes à faire, que la démarche scientifique n'est pas suffisante, qu'elle a sans doute une immense valeur pour l'investigation de certaines *régions de la réalité* mais qu'il y a des choses désormais plus urgentes à accomplir. C'est cela me semble-t-il que voulait dire Alexandre : mais Lacan trouva qu'il était psychotique c'est-à-dire qu'il se réfugiait dans un monde irréel, et je trouve cela injuste. Les questions de Grothendieck au sujet de la situation écologique dramatique, de notre irrespect à l'égard du vivant, de sa réification, de l'effondrement de l'éthique dans le milieu scientifique, étaient bien réelles et le sont encore aujourd'hui, avec une intensité redoublée, peut-on dire !

Ces questions qu'Alexandre trouvait essentielles, nous n'en parlons pas aujourd'hui : nous évoquons les différents niveaux d'entendement, la *Scientia intuitiva* de Spinoza, le concept de *voir* chez *Krishnamurti*, celui de *vision* chez Grothendieck. C'est cela dont nous parlons mais il y a toutes les questions écologiques. Les enfants Grothendieck, dont Serge, Johanna, Alex, Mathieu, sont atterrés par le fait que la pensée écologique d'Alexandre ne soit pas suffisamment prise en compte ainsi que la question des limites foncières de la connaissance scientifique telle qu'elle existe actuellement.

Patrick Gauthier-Lafaye

Ce que tu dis rejoint quelque chose qui serait assez raccord avec le personnage Grothendieck et qui m'a toujours fait à la fois sourire et peiné aussi. En tout cas ce genre de remarque de sa part m'a conforté dans l'idée que c'était important pour lui de pouvoir confondre méditation et psychanalyse. Ça se trouve dans une lettre qu'il écrit, je crois, à la femme qui s'était occupée de lui quand il était à Hambourg, ou bien à sa fille, je ne me souviens plus bien…

Donc il lui écrit, et comme elle lui demandait des nouvelles de ses enfants il lui répond qu'il croit que ça va à peu près bien, et qu'en tout cas qu'il ne peut pas être tenu pour responsable de la façon dont ils évoluent et de ce qu'ils deviennent, vu qu'il ne s'en est jamais occupé.
Il dit « Je ne m'en suis jamais occupé, donc on ne peut vraiment rien me reprocher ». Je trouve cette réponse d'une franchise et d'une naïveté telle qu'elle me fait éprouver beaucoup de tendresse pour l'enfant abandonné qu'il fut et qu'il est sans doute resté derrière l'immense mathématicien que l'on connaît.

Christian Escriva

La question de la relation à ses enfants est complexe. Ils auraient beaucoup à raconter. Je peux simplement dire que l'affection qu'il avait à leur égard était profonde. Il me semblait tellement absorbé par ses recherches, mathématiques ou autres, que ses responsabilités de père le dépassaient. Et ses enfants en ont beaucoup souffert.

Patrick Gauthier-Lafaye

C'est vrai que la vie de Grothendieck est très compliquée…
Ça rejoint en tout cas des choses qui ont rapport avec les topos, et sans doute avec des choses qui ne se rationalisent pas.

Christian Escriva

Je trouve que la rencontre de Grothendieck et de Lacan a été une catastrophe. Elle aurait pu être infiniment intéressante.

Patrick Gauthier-Lafaye

Mon avis, c'est que Sibony n'a pas su préparer cette rencontre. Pourtant à l'époque, Lacan disait dans son séminaire : « Je suis à la recherche d'une nouvelle logique ! Est-ce que quelqu'un connaitrait une nouvelle logique qui pourrait m'aider à dire ce que je veux ? ». La demande était là de la part de Lacan ! Et la réponse était là aussi, c'était la logique des topos.
Mais il se trouve que Lacan ne fréquentait que le milieu ensembliste. Et puis il est tombé malheureusement sur Sibony qui, ne comprenant rien aux topos, s'est satisfait de l'organisation de la rencontre entre ces deux personnalités sans préparer le terrain pour s'effacer ensuite, ce qui, au dire de Grothendieck n'est pas la principale qualité de l'hôte recevant !

Christian Escriva

Ce que vous venez de dire rejoint ce que Mireille m'avait raconté de cette rencontre dont Alexandre lui avait parlé : Sibony a peut-être été un peu désinvolte. Il ne s'est peut-être pas rendu compte de l'importance de ce contact entre Grothendieck et Lacan - ce n'est pas une critique, parce que ce qu'il a raconté de cette rencontre est très intéressant.

Jean-Claude Fauvin

Il faut tout de même laisser sa responsabilité à Lacan, qui s'est servi du terme psychotique pour ne pas pouvoir approfondir les choses. C'est vrai qu'on peut en faire des reproches à Sibony, mais soyons sérieux.

Madame X1

Simplement, je trouve que dans cet approfondissement qu'on interroge avec Grothendieck, le rapport à la question du vide, la question de *l'Éloge de l'inceste* me paraît occuper une place absolument capitale. Et je demande quel était, au fond pour vous cette espèce d'impossible, ce rejet ?
Est-ce que c'était le fait que la mère ordinaire rejoignait la Mère cosmique, est ce que c'est ça qui a été à l'origine de votre interdit, de votre arrêt, de votre impossibilité ? Ou est-ce que vous avez

perçu dans ce qu'il vous disait sur cet éloge de l'inceste quelque chose d'autrement plus radical quant à l'approche du vide ?

Christian Escriva

J'avais l'impression qu'à un moment donné, il fallait quand même poser des limites. Il fallait poser des limites et peut-être ceci rejoint-il ce que vous venez de dire. Grothendieck, quand même, les limites, il n'en connaissait pas trop, ce n'était pas sa tasse de thé.
C'est là qu'est la vraie question : c'est cela qui fait qu'on est tellement intéressés par sa personne et sa philosophie … S'il avait été stérile ! Mais Alexandre a été le contraire de la stérilité, ça veut dire qu'il y a une vraie question !
Vous voyez à quel point cela m'a marqué : tous mes travaux sur les plantes, la méthodologie que j'utilise ont été permis par les conceptions que j'ai apprises et explicitées avec lui … Et ceci, dès que nos dialogues se sont arrêtés (au moins d'une certaine manière) et que j'ai trouvé une autre respiration, un autre espace – parce que son espace était sans limites, mais c'était quand même l'espace Grothendieck ! Vous comprenez : énormément de disponibilité et d'écoute étaient nécessaires.

Patrick Gauthier-Lafaye

Souvent, dans ce livre, tu sembles dire que l'exigence d'une analyse méticuleuse des problèmes qui lui venaient en tête était seule ce qui bornait son espace d'intérêt.

Christian Escriva

J'ai plongé dans l'étude des plantes, cela fait plus de 40 ans. J'ai donc travaillé la plus grande partie de ma vie sur les plantes. Et le mode d'approche que j'ai développé, sur les plantes, vient directement de l'*Éloge de l'inceste :* c'est l'immersion, le contact. Ceci s'est révélé à mes yeux être d'une fertilité prodigieuse. Ce n'est pas simplement aux mathématiques que s'appliquent cette philosophie, ce regard. Je recherche l'unité vivante qui sous-tend une espèce végétale que je vois, là … Cet individu apparaît comme une sorte de représentation particulière (un cas particulier) de quelque chose que je peux appréhender, au moins jusqu'à un certain point, par mes capacités intuitives. Cela peut faire penser à l'archétype platonicien : ce concept ne me semble cependant pas adéquat : il est trop rigide. Une telle démarche relève en effet d'un mode d'entendement qui implique le corps : je parle d'*approche sensorielle*, et ce qui est approché, je le nomme '*génie d'une espèce végétale*'. Ce qui est appréhendé est extrêmement souple et s'incarne, peut-on dire, en des représentations particulières et multiples. L'un des axes de travail consiste à articuler cette approche avec les points de vue académiques du végétal (classificatoires, chimiques, phylogénétiques). Cependant, le plus fascinant est le contact intuitif, la perception – au moins jusqu'à un certain point – du *génie* de l'espèce végétale observée : ceci relève plutôt de la *vision* !

Après 10 années de travail environ, je me suis rendu compte que je suivais les traces de Goethe. Goethe ainsi que toute l'école de la *Naturphilosophie* avaient déjà travaillé dans cette direction-là. L'impulsion qui m'animait me permettait cette plongée, de pénétrer à l'intérieur des choses sans grille, sans langage, sans mots, dans le vide. Je compris qu'une autre compréhension du vivant pourrait procéder de là. Elle signifie une autre relation au règne végétal. De manière générale, la relation que nous avons au vivant, aux hommes mais aussi aux végétaux et aux animaux, est pathologique, destructrice. C'est une catastrophe. Donc un changement de notre compréhension du vivant a de lourdes implications : il signifie un changement de nos dispositions à l'égard du vivant, humain ou non.

Pierre Coerchon

Effectivement, j'entends que les topos surplombent la topologie. Mais que le travail de Lacan, et avant la rencontre ratée avec Grothendieck, dont on vient de parler, pourtant, Lacan, c'est dommage que cette rencontre soit ratée, parce que Lacan … par exemple, là, on est en train de travailler en topologie, le séminaire de RSI : Réel, Symbolique et Imaginaire. Et on en est à la leçon deux. Moi, j'ai été amené à travailler sur la leçon deux, à commenter la leçon deux. Et donc, dans la leçon deux, Lacan évoque un envers du symptôme humain fondamental, ou justement une révolution en quelque sorte de l'imaginaire, en tant que l'imaginaire appréhenderait le réel. Ce qui a affaire à quelque chose de l'ordre de la représentation.
Par rapport à la vie, puisque Lacan l'évoque comme ça, sur le nœud borroméen, et puis la question, justement d'orienter la psychanalyse sur ce versant-là, un peu négligé avec la prévalence du symbolique, et donc la prévalence du symptôme.
Et effectivement ce qui me frappe là dans la discussion, y compris peut-être dans un certain abord de la représentation mentale du réel, et une façon d'aborder la question de la musique en se dégageant du symptôme, quand même, ce qui nous intéresse en psychanalyse et qui revient à opérer un peu à l'envers de nos tendances structurelles du fait du langage, mais effectivement, toute cette dimension apparemment régressive ou archéologiques de l'affaire qui nous intéresserait en psychanalyse et que non seulement elle s'inviterait dans l'éthique de la psychanalyse, mais on serait amené à solliciter comme un mouvement dynamique, humain, fondamentalement humain, et aussi pourquoi pas rattaché à la nature comme nous en sommes arrachés. Voilà.
Peut être dans le nœud borroméen, dans la topologie du nœud borroméen, il y a cet envers-là que Lacan évoque, du préconscient qui essaie d'aborder le réel, et donc il y a Freud aussi.
… une façon de renverser, ou d'inverser, d' « enverser » une certaine dynamique de lecture par rapport à une écriture structurale de notre condition.

Henri Cesbron Lavau

Merci Pierre.

Christian Escriva

J'ai envie de rebondir sur le mot régression.
C'est cela qui m'intéresse : est-ce que le mathématicien Ramanujan, qui priait la Mère universelle avant de plonger dans son travail mathématique ; ou bien est-ce que Grothendieck, quand il fait l'Éloge de l'Inceste avec la Mère universelle et qu'il plonge dans le monde mathématique - quand il s'immerge, essaye de comprendre des structurations générales, des organisations qui n'ont pas été vues auparavant, à cause justement des démarches utilisées, trop analytiques … Est-ce que Ramanujan et Grothendieck sont dans ce que vous qualifieriez de régression ? sont-ils dans une attitude régressive ? Là, je crois que vous avez soulevé cette question, en utilisant ce terme non pas premier, mais freudien c'est-à-dire revenir ...

Pierre Coerchon

Oui, mais d'une façon valorisée ! C'est à dire que la régression à cet endroit-là ne serait absolument pas péjorative mais viendrait solliciter un élément de la structure de notre condition qui nous concernerait éminemment, nous, psychanalystes, y compris dans nos actes et notre éthique, pour essayer, comment dire, de ne pas cultiver le symptôme, de renvoyer un contrepoint au symptôme. Sans penser qu'on va se dégager du symptôme pour autant, mais d'avoir un contrepoint au symptôme. Et qui nous libèrerait un petit peu, quelque part, pour nous donner accès à certains éléments de notre condition
Mais qui est déjà repéré chez Freud puisque, Lacan dans le noeud borroméen à cet endroit là du fait de l'imaginaire de la représentation qui essaye d'attraper quelque chose du réel, qui effectivement renvoie à un espèce d'innocence, ou d'ingénuité par rapport au langage, quelque chose d'avant le parasitage par le langage et de la supériorité de l'enfant, voilà, qui permettrait justement de solliciter cet élément négligé dans la culture.

Henri Cesbron Lavau

Merci Pierre.
Je crois que Alain Connes avait une question.

Alain Connes

Oui, voilà. Ce que ce que je voudrais, c'est connaître la réaction de Christian à une espèce de réalisation que j'ai eue très récemment et qui se situe, bon, c'est-à-dire: je vais, je vais quand même rappeler deux trois passages du livre. C'est quand même des lettres qui ont été écrites dans les années 70, donc ce qu'écrit Grothendieck, c'est à la page 257 c'est :

> *On dirait qu'une main puissante nous jettent chacun notre tour nus et innocents dans un merdier indescriptible, inimaginable. Il faut être lessivé, comme on l'est pour ne pas être éberlué par l'énormité ubuesque du merdier humain .*

et alors il continue: et à un moment donné, il a ce mot extraordinaire: il dit que « Nous sommes emmerdificotés », ce que je trouve un néologiste absolument incroyable, et alors un autre passage qui m'avait beaucoup frappé, jusqu'à ce que je fasse une réalisation de quelque chose. C'est que, à la page 218-219 dans toutes ces pages, là, il parle du giron.
Et il dit … il parle du giron ruisselant de la Mère avec un M Majuscule.
Alors dans la page 219, il dit, donc: « La mort est le giron de la vie, etc, etc. » Il y a des pages des pages entières écrites dans ces années 70 où il parle de ces deux choses. Et alors une chose qui m'a moi, comment dire qui m'a énormément troublé.
Et là, on revient à la question que Christian posait tout à l'heure, c'est que Grothendieck est mort à Saint Giron à l'hôpital de Saint Lizier. Et il vivait à Lasserre.
Et Jean Pierre Serres est le symbole des mathématiques masculines.
Et il a passé des années et des années de la fin de sa vie, plus de 20 ans, dans un endroit qui s'appelle Serre au féminin, qui s'appelle Lasserre.
Et alors là, je me pose vraiment la question, parce que dans ces passages, il parle de destin cosmique. Et je me dis vraiment, il a un destin cosmique. Au sens où il était impossible qu'il aille choisir le nom de ces endroits. Mais ça s'est trouvé comme ça. Et c'était écrit à l'avance, d'une certaine manière. Donc je trouve ça, je voudrais avoir la réaction de Christian parce que je veux dire, moi j'ai été extrêmement troublé quand j'ai réalisé cette chose.

Christian Escriva

Oui Alain, oui.
Tu sais, on n'en a jamais vraiment parlé, mais, en réalité, il voulait écrire une œuvre en trois volumes.
Le premier volume, donc, *L'Éloge de l'inceste,* était le monde au sein duquel nous pourrions exister, avec un regard d'enfant, une conscience pure, une créativité intacte.
Le second volume qu'il voulait écrire aurait décrit le monde de la castration, dans lequel nous vivons en réalité avec notre créativité amoindrie. Et puis, comme il disait ..., réussir vraiment des études universitaires, c'était arriver à sauver notre créativité *malgré* les études universitaires. C'est à dire : à ses yeux, les études universitaires signifiaient le broyage de la créativité. J'en ai parlé longuement avec lui parce que c'est un peu paradoxal : en principe, quand on va à l'université, c'est quand même pour apprendre des choses et être créatif ! Mais lui disait: « Non, non ! », il affirmait: « tu n'as rien compris, non, non, c'est généralement là que la créativité est détruite irrémédiablement, et ensuite on ronronne, on roule dans la bonne ornière, etc. »
Et le troisième volume qu'il voulait écrire, était : comment, avec la castration, pouvons-nous nous en tirer, comment pouvons-nous nous réparer, comment pouvons-nous à nouveau devenir créatif ?
Et bon, première remarque … il n'a écrit qu'un volume. Seul l'*Épilogue* de ce premier volume a réchappé à la destruction, au feu, parce qu'en pratique il a mis le feu à un peu de mazout dans un bidon de 200 litres en métal, a rajouté toutes ses correspondances dont celle de ses parents, ses notes de méditation, son *Éloge de l'Inceste* … et le tout a été brûlé. C'était en 1991. Il est probable que mes propres lettres, le plus souvent très longues, aient été détruites à ce moment-là.

Heureusement que l'*Épilogue* a été conservé (car il donne quand même une bonne idée du contenu de sa première œuvre littéraire) ainsi que toutes les lettres qu'il m'écrivait et en donnent aussi une bonne idée.
Quand tu parles de cette situation : comment pouvons-nous, tout *emmerdificotés* que nous sommes, comment pouvons-nous nous en tirer ? Ça, c'est quelque chose qu'il aurait développé dans la troisième partie, le troisième volume, qu'il n'a jamais écrit. Car ensuite il a écrit, dans d'autres registres, *Récoltes et semailles* et *La clé des songes.* Depuis quelque temps je lis ou relis la *Divine Comédie.* Dante a présenté son œuvre en trois parties. *L'Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis*. Dante commence par la description de l'*Enfer* et termine par le *Paradis*. Grothendieck, lui, commençait par le *Paradis*. Vous voyez c'est inversé, mais c'est de la même ... Je dirais, c'est un écrit dont l'ambition était de la même envergure.

Sinon, quant à la cosmicité que tu viens d'évoquer, Alain : cela me touche beaucoup. Parce qu'effectivement, j'ai parlé de l'*Aiôn* et du fait que quand on était avec lui, on était dans une autre temporalité, on passait hors du temps, et c'est ça qui est vraiment … c'est indescriptible.

Et pour parler ce qui se passe pour moi ces derniers jours, je me demandais ce que j'allais vous raconter. Je me disais: mais dans quel … dans quel guet-apens me suis-je encore fourré ? Qu'est-ce que je vais leur raconter ? Et puis, j'ai pensé : je vais prendre le fil de quelques lectures importantes et ainsi regarder les modes d'entendement, et cela rejoint sans doute leur méditations sur la vision, les topos, etc., et là, j'ai repensé ces derniers jours à la *Bhagavad Gita ...*
Et la nuit dernière, il est arrivé une chose incroyable – cela me renvoie à sa « cosmicité » que tu viens d'évoquer ! - c'est que j'ai fait, j'ai fait un rêve vers trois heures du matin, qui était tellement fort qu'il m'a réveillé, parce que je rêve très souvent d'Alexandre. Et là il y avait sa présence, son énergie c'est-à-dire, son énergie, c'était quelque chose d'extrêmement dense, d'extrêmement compact, difficilement descriptible. Et puis il me donnait une page – c'était la nuit dernière, à trois heures du matin – il me donnait une page et la page, c'était … donc là, je vous, je vous laisse le soin de l'interpréter, je vous le restitue … et il me donnait une page qui était … c'était pas un papier comme ça, c'était un papier légèrement parcheminé. Et il avait écrit d'une écriture très, très soignée. J'aurais dû vous apporter … non, il y a ça dans le livre, il y a une reproduction. Vous voyez son écriture, son écriture qui est infiniment belle, et là, dans le rêve de la nuit dernière, il y avait cette page, qu'il m'avait écrite et à la fin, c'était incroyable, à la fin, il y avait une lettre sanskrite – la nuit dernière – il y avait une lettre sanskrite. Je la regardais, c'était lui qui l'avait dessinée, je la vois, c'était … alors j'ai pas regardé quelle lettre ou si ça correspond à une lettre, mais je savais dans le rêve que c'était une lettre sanskrite qu'il avait dessinée. C'était un peu comme en forme de virgule et je regardais de près, et ce qui était incroyable, c'était la précision du contour, c'est-à-dire comme s'il avait fait le contour avec un burin extrêmement fin. Et comme si c'était sa signature en même temps, c'était comme la signature de sa lettre, c'était lui, et puis là, il y avait toute son énergie, sa présence que j'ai connue. Et puis il était là, il était là pour m'accompagner dans une situation qui l'aurait bien fait rire, à savoir que je me retrouve à l'évoquer devant une assemblée de psychanalystes en 2025, vous voyez.

Thierry Florentin
Je voudrais peut-être dire un petit mot, parce que je suis pas tout à fait d'accord, Patrick, dans l'interdit que tu nous lances de nous référer à Schreber.

Patrick Gauthier-Lafaye
Oui, bien sûr, c'est exagéré.

Thierry Florentin
Nous avons une dette infinie, nous autres, par rapport à tous ceux à tous ces frères humains qui consacrent leur existence à réparer le monde, et à voir les vérités du monde. Tout simplement, nous

avons une dette parce que nous mêmes, nous en sommes incapables, limités que nous sommes par le fantasme qui nous porte.

Patrick Gauthier-Lafaye
Absolument d'accord

Thierry Florentin
L'intérêt, enfin, c'est ce que j'avais présenté l'an dernier, ce qui est si plaisant avec le travail de Grothendieck et les écrits qu'il nous laisse, c'est qu'il va bien au delà de Schreber. Bien au delà ! Les vérités qu'il a à nous apprendre sur nous-même vont bien au delà de ce que Schreber avec lequel nous nous sommes battus pendant presque un siècle … Czermak disait toujours : « bon les cinq psychanalyses, c'est gentil, mais il n'y a quand même pas que ces cinq cas dans la vie ».
Il nous permet d'aller, donc de dépasser tout ce que nous avons étudié et ce qu'il y a encore à étudier sur Schreber et ça, c'est intéressant.
Maintenant l'épisode Sibony. Moi, j'avais appelé Sibony, il ne se souvenait pas bien. Alors c'est vrai que Sibony à l'époque, il n'était pas encore tout à fait psychanalyste. Il n'avait pas complètement terminé avec sa carrière des mathématicien. Il était très jeune, hein!

Christian Escriva
Trente ans à peu près. Une trentaine d'années, même pas.

Thierry Florentin
C'est-à-dire ce qu'il en raconte. C'est pas …
Et « les mathématiques sont terminées. » c'est ... Grothendieck aurait dit : « Les mathématiques sont finies ». C'est à dire, c'est sur cette notion de fini et d'infini, que Lacan avait réagi. Et, dit Sibony, il l'a traité ensuite comme … il lui a parlé avec la même componction, compassion … Vous savez, bon, il était un peu inimitable hein Lacan, dans sa façon de s'adresser aux patients … que ce que Sibony voyait au séminaire de présentation de malades à Sainte-Anne. C'est sur cette notion de « fini », voilà, que la relation, s'est finie, quoi.

Jean-Claude Fauvin
Je peux faire une remarque Lacano-psychanalytique sur votre rêve. C'est que tout même ça fait Grothendieck, là, il passe de De-ligne à Escri -va puis à san-skrit. Peut-être, que c'est un fil ...

Henri Cesbron Lavau
Y a t il d'autres questions ?

Jacques Roussille
Je voulais citer une petite partie du livre d'Escriva :

> *J'avais connu des moments de dissolution et d'effacement de l'Ego. Mais Grothendieck me dit qu'il n'en avait jamais connu de tels. Les larmes lui vinrent aux yeux. Il exprima une certaine tristesse, une nostalgie. Pourquoi n'avait-il pas traversé une expérience intérieure telle que celle-ci ?*

Moi, je pense qu'il est resté très longtemps dans le rationnel. Il n'a pas réussi la plongée hors sol qu'a réussie Escriva.

Christian Escriva
C'est Jacques Roussille ? [Oui, oui] j'ai reconnu sa voix, je l'ai jamais rencontré, mais on s'est téléphoné.
C’est une expérience assez courante de dissolution de l'ego que j'ai traversée. Les hôpitaux psychiatriques sont remplis de personnes qui ont traversé ce genre d'expérience, mais moi (peut-être du fait que j'ai eu la possibilité de la raconter à Alexandre Grothendieck), je l’ai intégrée, elle est

dans ma chair, je suis redescendu – j'avais même envisagé, dans ma redescente mentale, de travailler avec Alexandre sur une thèse en physique théorique, ce qu'il me proposait de manière récurrente … Cette expérience intérieure doit être assez courante mais les personnes qui la traversent ne le crient pas sur les toits. … C'était pour moi sans prise de drogue, juste la méditation assidue, avec tout mon cœur, toutes mes fibres, dans une cellule de monastère. Je raconte tout cela en détail dans *Les années cachées*, ainsi que le dialogue extraordinaire qui a suivi, avec Alexandre, je ne vais pas le raconter à nouveau.

Alexandre ne traversa pas une telle expérience d'effacement de l'ego. Je pense cependant que dans ses recherches mathématiques, du moins dans les moments qu'il désignait comme des « percées », ces moments pendant lesquels il pouvait enfin contempler, après un travail titanesque, ces vastes architectures mathématiques (il parle de ces instants extatiques dans l'*Épilogue* de son *Éloge de l'Inceste*), c'est bien un certain effacement de l'ego qui est impliqué ! Une telle expérience de mise à jour d'un nouveau domaine mathématique, d'un nouveau champ de réalité descriptible par les mathématiques, peut donc s'apparenter à une expérience mystique ! J'ai évoqué cela dans *Les années cachées*, à propos de Krishnamurti qui concède au chercheur scientifique ou à l'artiste par exemple, cette capacité de '*vision partielle*'. Il n'existe donc pas, me semble-t-il, de discontinuité radicale entre l'expérience du chercheur et celle du mystique. Alexandre semble véritablement être à la marge de ces deux champs d'expérience !
Mais au-delà de ce qui concerne son vécu de mathématicien exceptionnellement créatif, on ne peut être qu'émerveillé par la pondération et la sagesse qui émanent de toutes ses réflexions, d'ordre éthique par exemple, poursuivies dans sa *Clef des Songes* : elles l'apparentent bien aux sages de l'Inde ou de la Chine, ou aux mystiques des traditions chrétienne, arabe, ou juive.

Ces expériences d'effacement de l'ego sont cruciales … Je ne sais si vous lisez encore Ronald Laing, *La politique, de l'expérience.* Dans cet ouvrage, c'est ce type de vécu qu'il raconte. Ce sont des faits.
Et ce que je peux dire, c'est que c'est un moment dans ma vie où je me suis réveillé, puis ensuite j'ai fait comme nous tous, ou presque, c'est à dire que je me suis rendormi profondément. Et que je suis resté dans ce sommeil-là depuis.
Par moments, j'ai quelques lueurs quand je travaille sur les plantes. Mais c'est tout, c'est ça que je peux vous dire. Que vous voulez que je vous …

X dans la salle

Sur quelles plantes ?

Christian Escriva

Non non ! C'est un travail sur les plantes indépendamment …
Chaque fois ça … je ne laisserai pas passer cela … chaque fois qu'on parle de plantes, vous pensez à des psychotropes. Je ne travaille pas seulement sur ces plantes, très loin de là !
Les psychotropes sont une classe de plantes parmi d'autres qui opèrent des distorsions particulières de ce que Husserl nomme la *conscience pure* et bon, ce sont des enfantillages de les utiliser. Il y a des charters entiers - c'est ce qu'on appelle le tourisme mystique, ou le tourisme spirituel – de personnes qui désirent prendre de l'*Ayahuasca* au fin fond de l'Équateur ou du Pérou. C'est tout ce qu'il y a pour moi de plus trivial et de plus inintéressant ! Cela fait partie du processus de « fuite » dont parlait Krishnamurti. Cela signifie certes, à mes yeux, un certain attrait pour la vie intérieure : mais il s'agit alors de *subir* telle ou telle plante dotée de propriétés psychotropes. Il s'agit de ce qu'Alexandre voulait signifier quand il parlait de l'addiction déplorable au tabac, de la recherche « d'un petit vertige ».
Est-ce que ma réponse vous convient ?

Madame X

Bonjour, j'ai une question. Une proposition par rapport à ce qui était. « Les mathématiques sont finies » : Est-ce qu'on peut l'entendre comme **pas infinies**. C'est-à-dire que ça circule, mais d'une façon finie. Je ne sais pas.

Christian Escriva

Je ne sais pas si … enfin je peux tenter une réponse, et je ne sais pas si j'ai bien compris la question, mais je peux dire en tout cas que pour Grothendieck - et c'est ce qu'il a écrit dans *La clé des songes* - les mathématiques sont adéquates à la description de ce que Husserl – là, c'est moi qui le reformule – nommerait *certaines régions de la réalité*.
Mais elles ne sont pas adéquates pour la description d'autres régions. Par exemple, ce qui concerne le vivant, et puis, ce qui est de l'ordre de ce que, par exemple, Aurélien Barrau appelle délicatement *le poétique*.
Le poétique, Grothendieck, encore une fois, lui le nomme allègrement le spirituel, parce qu'il n'a pas peur des mots, mais pour lui, ce qui concerne le spirituel ou l'expérience de Sainte Thérèse d'Avila, n'est pas mathématisable. Vous voyez ce que je veux dire, je ne sais pas si ça répond, si c'est le sens de votre question.

Madame X

Oui, dans ce sens-là, oui.

Christian Escriva

Elles sont infiniment belles, les mathématiques. Et pourtant elles sont « finies », c'est pour ça qu'il oscillait entre la mathématique et la méditation, et là, il se contredit complètement, vous verrez, d'une lettre à l'autre.
Par exemple, au printemps 1982 : il y a eu une période qui a suivi celle où il avait écrit des notes de méditation en français, alors qu'auparavant, pendant quelque temps, quelques mois, il écrivait en allemand. Il s'était mis à écrire en français et me dit: « J'écris en français, comme ça, tu pourras les lire ».
Et bon, c'était là encore, c'était des centaines de pages, j'étais très embarrassé. Et je lui ai dit : -
« Vraiment Shurick, non, là, je ne peux pas, je ne peux pas lire tout ça, je ne veux pas, c'est trop »
Et alors là il m'écrit, vous verrez, il écrit :
- « De toute façon mes méditations, ça n'intéresse personne, et puisque ça n'intéresse personne, je me remets aux mathématiques. »
C'était en février 1982. Et de janvier à avril 82, il a travaillé sur ce qu'il appelle – là, Aurélien tu pourrais naturellement mieux l'expliquer que moi –une géométrie algébrique anabélienne. Il a travaillé là-dessus.
Et pendant ce printemps-là, comme il ne m'écrivait plus, à un moment, je me suis impatienté, presqu'énervé, et je lui ai écrit :
- « Mais qu'est ce qui se passe? »
Et puis je lui ai écrit aussi :
- « Mais as-tu re-sombré dans les mathématiques, etc. ? »
Et là, là, il a réagi, avec une certaine violence, en disant : « Non, mais tu crois que c'est simplement, ce sont simplement les jouissances d'un esprit puissant, d'un cerveau puissant ? C'est bien autre chose et de toute façon, les mathématiques, j'ai nié que ça me passionnait, mais maintenant, je l'assume que ça me passionne … »
Et donc ça, c'est un point de vue. Et puis, dans *Récolte et Semailles*, peut-être deux ou trois années plus tard, il parle de cet épisode-là de fièvre mathématique de janvier à avril 82 en termes complètement différents, où il dit qu'il a failli en mourir.
Il dit, je le cite : « j'ai failli rester sur le carreau ».
Et il a rajouté (je le cite de mémoire, je pense que c'est dans une lettre écrite à Odile) que cette passion pour les mathématiques n'était pas différente de celle du morphinomane.

C'est-à-dire, il a travaillé tellement tellement tellement tellement c'est-à-dire : l'intensité qu'il pouvait avoir dans son travail n'est même pas descriptible, la capacité de travail qu'il avait n'est pas descriptible. Et là il a failli en mourir.

Madame X2
Vous avez dit qu'il y avait pas de limite, mais en fait, en disant ça : « les mathématiques sont finies ». Est-ce que ...Il arrivé à quelque chose là quand même.

Christian Escriva
En mathématiques, vous voulez dire ? ou en méditation ?

Madame X2
Peu importe où on va le situer, mais. Hmm.

Christian Escriva
Mais les capacités humaines sont illimitées en principe. Et lui est l'exemple d'un être dont les capacités, les limites … doivent être cherchées très loin. Mais en même temps, nous ne sommes pas Dieu.
Mais nous pouvons, et ça, pour moi, c'est l'essence de sa philosophie, c'est vraiment la philosophie du *Tao Tö King*, c'est à dire : l'être humain, par principe, peut connaître, peut avoir un contact avec le Mystère, peut y plonger par sa créativité, l'art, la science, la poésie … C'est ça le sens de son message. Il y a pas de limitation en principe à nos capacités à connaitre. C'est ça, pour moi l'essence de sa philosophie.

X3
Quand vous lui lisiez Rilke jusqu'à ce qu'il en pleure, vous lui lisiez en allemand ou en français ?

Christian Escriva
Non, je lui lisais en français. Quand je lisais des textes en allemands, je comprenais peut être 70 %, ça ne suffit pas. Non, je lui faisais la lecture de Rilke en français.

X3
C'est un problème. De passer de l'allemand au français, d'une langue maternelle à une autre. Il y a toujours des choses qui se passent, même au niveau de ce qui n'est pas psychanalysable. C'est pour ça que Grothendieck m'intéresse aussi beaucoup, parce que je ne savais pas du tout, je ne le connaissais pas, je ne le connais que grâce à votre livre.
C'est vraiment un homme qui a un trajet, qu'il faudrait presque regarder d'un point de vue très biographique et vous l'avez vu, pendant de nombreuses années, vous vous êtes à un moment presque séparés. Et puis, ça a été très courageux de votre part de continuer à l'attendre, parce que vous l'attendiez. Et puis à un moment donné, vous avez fait des plantes.

Christian Escriva
Je l'attendais comme il m'attendait aussi.

X3
Oui. Ça s'appelle avoir une relation,

Christian Escriva
C'était une amitié extrêmement profonde, et puis un lien, comme dit Alain. Chaque fois qu'Alain parle au sujet d'Alexandre de quelque chose de « cosmique » et de « Saint-Giron(s), etc., ça résonne beaucoup en moi. Bon, je suis un peu surpris qu'un mathématicien tel qu'Alain parle en ces

termes et s'intéresse aux phénomènes de synchronicité, c'est un peu surprenant, mais, moi, ça me parle tout à fait, c'est à dire dans la relation avec Alexandre, il y a des niveaux qui se passent qui sont hors du temps, vous voyez. Mon rêve de la nuit dernière, c'est … ça m'a ébloui, c'est-à-dire, je ne pouvais pas me rendormir après tellement je sentais, je me sentais dans cette énergie, et puis voilà, et puis ça m'est arrivé.
La première fois que j'ai rencontré Alain, Boulevard Raspail, alors que je lui avais demandé de m'appuyer auprès d'Odile Jacob pour l'édition de ce livre … sur le trajet, là, boulevard Raspail, quand j'allais à notre rendez-vous, j'avais …, je ne me sentais pas bien, et puis, tout d'un coup, je me suis rendu compte que j'avais peur, j'avais peur de rencontrer Alain. C'était à cause de sa position académique, etc. Et puis j'ai regardé ma peur. Et tout d'un coup, j'ai eu l'impression qu'Alexandre était là, vous voyez, et je me suis dit … et ma peur s'est complètement dissipée ... c'est à dire, il y a une présence.

Alain Connes

Je vais rajouter quelque chose à ce que tu dis, Je veux rajouter quelque chose qui m'avait beaucoup frappé. C'est lors de cette rencontre. Donc, on était avec Odile, avec Mathieu, et avec toi, et il y a eu un petit signe. C'est qu'on était dans un appartement qui était très haut. On a passé tout l'après-midi à discuter. Et à la fin de l'après-midi il y avait un immense arc-en-ciel qui barrait le ciel. Ça, je veux dire, je l'ai pris en photo et je l'avais comme fond d'écran pendant très longtemps. Et j'avoue, bon, j'avoue être sensible, d'une manière très très réservée, bien entendu à ce genre de phénomène et à ne pas les mépriser en disant: « oui, c'est une coïncidence, etc. » Parce que je pense que – c'est Shakespeare qui avait parfaitement compris ce genre de choses – je pense que il faut être réceptifs, ne pas en attendre quoi que ce soit, mais ne pas être aveugle non plus.

Thierry Florentin

Voilà une réflexion qui nous rend les mathématiciens très sympathiques !
Est-ce qu'il vous parlait du Chambon ?

Christian Escriva

Oui, oui, je connaissais bien l'histoire, oui,

Thierry Florentin

Et comment il vous en parlait ? Parce que moi j'ai discuté avec Nadine Trocmé, qui était la monitrice, 98 ans.

Christian Escriva

Non de toute cette période, ça a été, je crois … C'est l'indicible. C'est l'horreur. Ce que Thomas d'Aquin appelait le *mal absolu*. Voilà. C'est-à-dire, on se demande évidemment comment, ayant eu contact avec le *mal absolu*, comment il a pu ensuite pénétrer dans toute cette beauté. Et puis rester sensible, comment il a pu rester une âme pure.
On a l'impression … Rimbaud quand il parle de lui-même, écrit : « une âme égarée parmi nous tous », et vraiment Alexandre, on avait l'impression qu'il était … Ce qu'il a eu à subir, c'est pas … puis je trouve que enfin Alain a raconté récemment … dans la causerie, Alain, que tu as faite, l'interview avec Étienne Klein, il y a quelques semaines à peine, tu as raconté des choses très touchantes.

Patrick Gauthier-Lafaye

Je crois qu'il y a un moment que tu ne peux pas ignorer : Grothendieck a cinq ans ; sa mère déguenillée le présente à une dame qu'il ne connaît pas. Sa mère reste sur le pas de la porte, elle ne rentre pas. La dame est de l'autre côté du seuil.
Qu'est-ce qui va se passer ?

La dame dit à l'enfant : « attends je vais te montrer ta chambre » ; ils montent au premier étage et la mère est toujours sur le seuil
Quand ils redescendent, il n'y a plus de maman. Partie ! Disparue ! La dame est aussi sidérée que l'enfant. Il y a de quoi provoquer un choc, hein?
Des épisodes comme ça dans la vie de Grothendieck ça foisonne. Sa biographie en est remplie. On ne peut l'ignorer.

Christian Escriva

Par la suite aussi, Patrick ! Oui, mais justement, Alain a raconté aussi ce qui s'est passé, donc là, je l'ignorais : c'est quand il a voulu entrer au CNRS. Quand il a voulu entrer au CNRS, et que l'entrée au CNRS lui été refusée, Alain a expliqué ce que je ne savais pas auparavant, comment il a appuyé Alexandre. Et ainsi ils ont trouvé une solution pour que... Mais Alexandre, mais Alexandre, refuser son admission au CNRS ! Mais Alexandre pouvait vivre, était capable de vivre avec l'équivalent de 500 € par mois, 1000 € par mois. Il était décroissant avant l'heure.

Alain Connes

Ce que tu as raconté là, l'histoire du CNRS, c'est une histoire terrible parce que c'était un moment où justement il avait découvert cette géométrie anabélienne et une des conséquences de sa découverte, ça avait été son programme pour le CNRS qu'il appelait une … c'était ce qu'on appelait les *dessins d'enfants*, et c'était … ça s'appelait *Esquisse d'un programme*. C'était une idée, mais vraiment géniale. Je veux dire, c'est incroyable ce qui s'est passé, moi, j'étais à la Commission du CNRS et j'étais chargé de le défendre.
Je me souviens, Dixmier avait même écrit une lettre de recommandation, etc. C'était incroyable. Ce qui s'était passé à l'époque, c'était que les syndicats se réunissaient toujours avant la Commission du CNRS. Ils faisaient leur petite cuisine, et ensuite ils faisaient croire qu'il y avait une discussion, mais en fait, les décisions étaient déjà prises à l'avance.
Et je m'étais rendu compte qu'en fait, au moment où on allait discuter du cas de Grothendieck, il n'y aurait plus de poste disponibles. Et alors, bon, je suis intervenu vraiment, mais je veux dire, il avait une hostilité incroyable par rapport à lui, qui est quelque chose d'inexplicable, quelque chose qu'on ne peut absolument pas comprendre … sauf si on, je ne sais pas si on réalise ce que Laurent Lafforgue m'avait dit une fois, c'était que finalement, il avait une telle créativité que les gens voulaient se débarrasser de lui, ils ne supportaient pas ça.

Christian Escriva

Nietzsche, Nietzsche a très bien parlé de ça. Nietzsche a écrit : « Il faut protéger les forts contre les faibles ». On est en plein dans cela. [Alain C. : Oui, absolument]. C'est à dire : à Montpellier, il était aussi l'objet d'une espèce de jalousie. Il était, on le sentait, il était triste.

Alain Connes

Ah, je ne savais pas ça.

Christian Escriva

Il avait … Il avait à subir des affronts … Mais oui, par exemple, son bureau avait été déménagé ..., ils l'avaient viré de son bureau. Enfin, il y a eu des histoires comme ça, c'était absolument pitoyable. Et lui, lui, j'ai l'impression qu'en cela, il était très patient, mais ça lui demandait un surcroit d'énergie, de clarté intérieure, de travail intérieur, et vraiment on aurait dû …Il ne fallait qu'une seule chose, c'était vraiment le laisser tranquille et puis qu'il puisse travailler, qu'il puisse méditer, le plus sereinement possible, enfin !
Les années où il a été le plus tranquille, néanmoins, c'étaient les années – Johanna le dit toujours, je suis d'accord avec elle – c'étaient les années de Villecun c'est-à-dire à partir de 73 jusque à la fin des années 70, jusqu'à 79 à peu près, c'étaient des années où il était dans une sorte de sérénité retrouvée, de tranquillité. Puis il allait à la fac

[Exactement ça qui ressort de ton livre.]
Et c'étaient des années de bonheur et Johanna me dit que mon regard est un peu biaisé, parce que je l'ai connu pendant ces années-là, où finalement, de ce point de vue, du point de vue spirituel, je dirais : c'est là qu'il était le plus heureux !

Henri Cesbron Lavau

Merci beaucoup Christian et tout à l'heure, Patrick disait que ces lettres, il fallait les entendre, et vous nous avez donné même plus que de les entendre c'est-à-dire, que on avait le sentiment de les vivre, en vous entendant. Et je trouve que votre témoignage est un témoignage exceptionnel, avec lequel nous allons continuer la route.
Merci beaucoup, merci !